

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

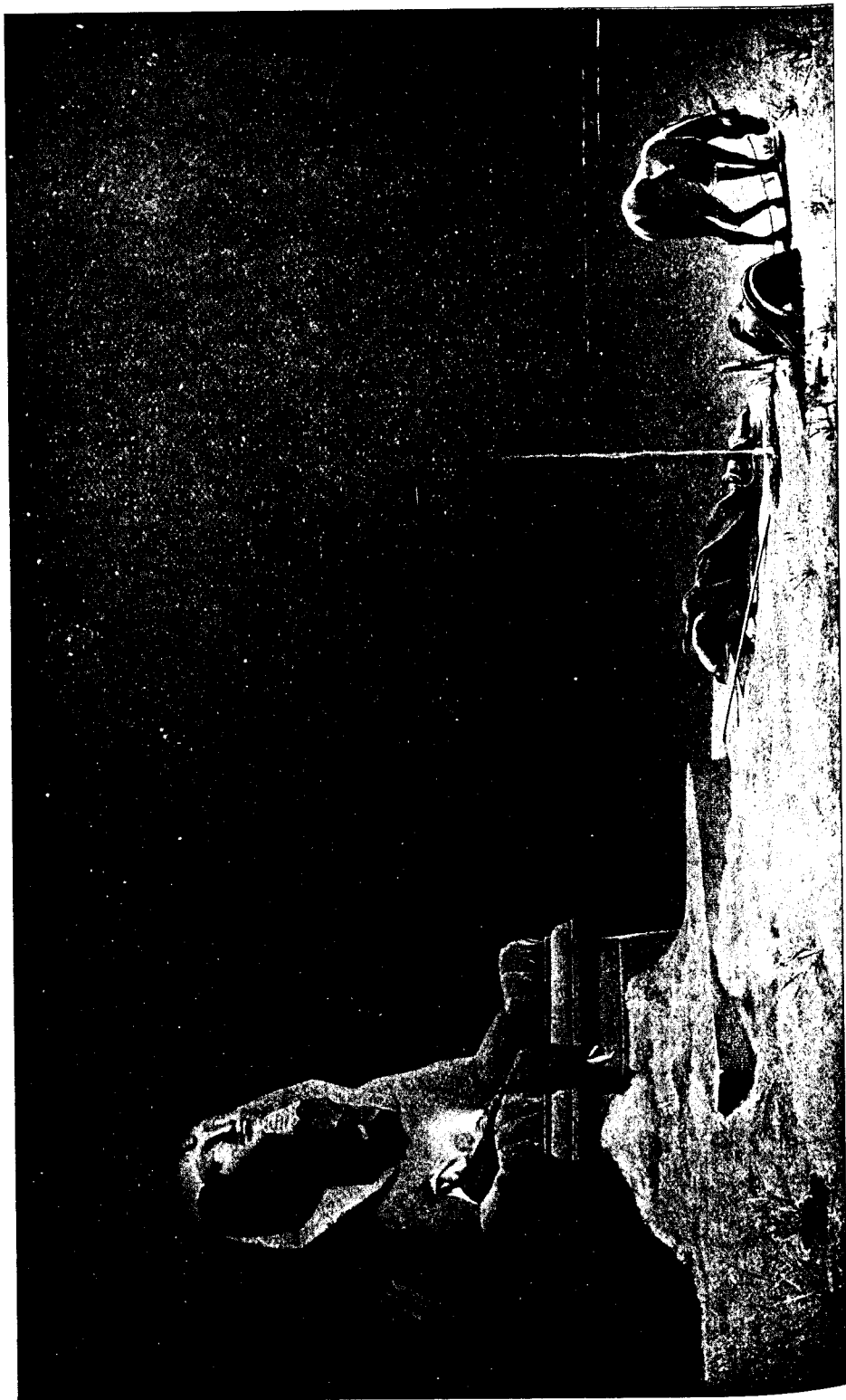
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

JUIN.—1899.

26



UNE NUIT PENDANT LA FUITE EN EGYPTE, d'après Luc-Olivier Merson.



LA VIERGE MARIE

DANS LA POESIE ET DANS LES ARTS

IX

LE MARIAGE DE MARIE .

Charmés par le travail, la prière et l'étude,
Douze ans s'étaient passés dans cette solitude,
Douze ans de paix profonde et d'extase sans fin,
Pareils à ceux qu'au ciel passe le séraphin.
Marie avait quinze ans... Toute juive à cet âge
Devait, selon la loi, songer au mariage
Et quitter le lieu saint. Alors, bien qu'à regret,
La Vierge regagna le bourg de Nazareth.
En ses quinze printemps, ô Dieu ! qu'elle était belle
La Vierge de Judas, des vierges le modèle !
Si belle, que les saints en étaient éblouis,
Et qu'ils ont retracé ses traits épanouis :
" Son sourire du ciel, son maintien grave et calme,
Sa taille qui gardait l'ondoiement d'une palme,
Ses yeux vifs et profonds comme le firmament,
Son teint, comme l'épi des gerbes de froment,

Doré par le soleil, ses lèvres purpurines,
 Sa blonde chevelure et ses grâces divines,
 Le timbre de sa voix plein de suavité :
 En elle tout était merveilleux de beauté ;”
 Et son âme et son corps, harmonieux mélange,
 Mortelle lui donnait l'apparence de l'ange :
 C'était un abrégé des merveilles des cieux.
 La vertu se lisait reflétée en ses yeux...

Telle était notre mère chérie le jour où le grand prêtre lui dit qu'il fallait qu'elle songeât à se trouver un époux. Elle refusa d'abord, mais assurée par celui-ci que telle était la volonté du ciel, elle s'y soumit avec humilité. Luini est le seul peintre que nous connaissions qui ait rendu cette scène entre Marie et le grand prêtre.

Le *mariage de la Vierge* a de tout temps été un sujet aimé des artistes ; ils l'ont rendu célèbre par un grand nombre de chefs-d'œuvre. Citons celui de Fra Angelico sur la *predella* d'un tableau de l'*Annonciation*, qui se trouve dans l'église du Gesù, à Cortone ; nous le préférons au petit tableau du même qui est au Musée des Offices, à Florence : dans ce dernier, il nous déplaît de voir ces prétendants irrités au point de menacer saint Joseph.

Ces tableaux, comme la fresque de Domenico Ghirlandajo, à Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, et celle de Luini transportée au musée Brera, à Milan, sont tous conçus suivant les mêmes données. Marie et Joseph occupent le centre de la composition. Derrière la Vierge se groupent ses compagnes, tandis que les prétendants malheureux, du côté de Joseph, brisent de dépit leurs bâtons. Cette action dans la légende n'est pourtant rapportée que du seul Agab, jeune homme qui, à sa haute naissance, à ses alliances avec les plus puissantes familles de Judée, joignait les avantages d'une fortune considérable. Frustré dans ses espérances, froissé dans son orgueil en se comparant à l'homme de condition si

chétive que lui avait préféré un sort en apparence aveugle et injuste, il brisa sur ses genoux sa baguette aride, dans un transport de désespoir, et courut s'enfermer dans une des grottes du Carmel avec les disciples d'Élie. Dans ce lieu consacré bientôt à Marie, il prit le culte de la Vierge dont il perdait la main ; il se distingua par sa foi et sa sainteté chrétienne.

Raphaël dans son célèbre tableau du *Sposazio*, devenu le plus précieux joyau du musée de Milan, s'est conformé à ce détail ; il n'a d'ailleurs fait, pour ainsi dire, que copier le tableau de son maître le Pérugin. Ce qu'il y a mis de nouveau, c'est ce sentiment exquis du sujet, avec une supériorité qui le distingue de tous ceux qui l'ont précédé ou suivi ; c'est cette impression de suave pudeur qui règne dans le groupe principal ; c'est ce chaste et confiant abandon avec lequel Ma-



LE MARIAGE DE LA VIERGE,
d'après W.-A. BOUQUEREAU.

rie laisse aller sa main vers le gardien de sa virginité ; c'est cette gravité de Joseph, conforme aux côtés austères

de son rôle ; c'est cet air pensif du prêtre, pressentant dans cette union un doux mystère, d'une portée bien au-dessus de ce qu'il peut comprendre. Raphaël n'avait que vingt ans lorsqu'il peignit, pour l'église de Saint-François, à Città di Castello, ce mariage de la Vierge, qui porte déjà l'empreinte de cette grâce éthérée qui distinguera les compositions du maître. Le jeune artiste ne s'est peut-être pas rendu compte de toutes les pensées que nous suggère son œuvre, mais c'est le propre du génie de trouver d'instinct tout ce qu'il y a d'intime et d'exquise beauté dans un sujet.

Dans toutes ces compositions, saint Joseph passe l'anneau nuptial au doigt de la Vierge, en présence du grand prêtre qui se tient, avec sa longue barbe blanche et la tiare sur la tête, entre les deux époux. Cet usage est autorisé par le culte que l'on rend à l'anneau même que Marie est réputée avoir reçu de Joseph. On sait que cet anneau se conservait à Pérouse, et que le droit de le posséder avait été attribué à cette ville par décision du pape Innocent VIII, contrairement aux prétentions rivales des habitants de Chiusi, soulevées sous le règne de Sixte IV.

Quelques artistes ont représenté saint Joseph dans la scène du mariage comme un vieillard déjà caduc ; cela est inadmissible. Vieillard, il n'aurait pu couvrir la maternité de Marie, ni, par conséquent, sauver son honneur et sa vie ; loin de là, il n'aurait apporté, par son âge disproportionné, qu'un ridicule à la jeune et belle Vierge. Vieillard, pas davantage il n'aurait pu, même dans la vie ordinaire, à plus forte raison dans les voyages et les dangers, remplir auprès de la mère et de l'enfant son office de nourricier, de soutien et de protecteur. Il convient donc de le représenter dans toute la force de l'âge, entre trente-cinq et quarante ans.

Giotto, dans la chapelle de l'Arena de Padoue, parmi la suite de tableaux où il raconte tous les détails du

mariage de la Vierge, depuis le moment où les prétendants présentent leur baguette au grand prêtre, a une charmante scène de la *Marche nuptiale de la Vierge*.

Giralamo da Cotignola a traité ce sujet des épousailles à un point de vue tout mystique. Marie et Joseph sont seuls, debout devant l'autel sur les marches duquel sont assis, d'un côté un prophète, de l'autre une sibylle.

Les artistes du nord ont, selon leur habitude, rendu cette scène du mariage sans se préoccuper le moins du monde des données historiques. Le temple et l'autel sont des monuments de style gothique. Saint Joseph est un vieux burgrave vêtu d'une robe richement brodée et garnie de fourrure. La Vierge est somptueusement habillée d'un costume du quinzième siècle. Les prétendants sont souvent des chevaliers ou bien encore des cavaliers serrés dans un justaucorps et armés d'éperons.

Le retour à Nazareth a été admirablement traité dans la série de tableaux de Giotto, dont nous parlions tout à l'heure et, mieux encore, par Luini, dans une des fresques transportées au musée Brera. Marie et Joseph y sont représentés marchant la main dans la main. Celui-ci, avec une tendre vénération, regarde sa jeune épouse, dont les yeux sont modestement baissés.

La légende est la poésie des pauvres et des simples ; c'est, comme dit Montalembert, l'Évangile paré à leur usage. Ne quittons pas l'épisode du mariage de notre mère, sans dire celle qui trouve sa place entre les fiançailles et le mariage. Suivant cette aimable légende, les deux fiancés revinrent ensemble à Nazareth. Là, ils se séparèrent, en attendant le jour nuptial, et chacun rentra dans sa modeste demeure. Le grand prêtre aurait donné pour compagnes à Marie sept jeunes vierges élevées avec elle dans le temple, et leur aurait confié à toutes une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre, qu'elles devaient filer pour le

service des autels. Elles convinrent de tirer au sort, entre ces divers travaux, celui dont chacune aurait la tâche. La pourpre échut à Marie. “ La pourpre ne tombe qu’aux souveraines ! ” s’écrièrent en riant les jeunes filles, et elles appelèrent aussitôt Marie la Reine des vierges. “ Vous ne saviez pas si bien dire, leur répliqua un ange descendu au milieu d’elles, et votre parole sera l’accomplissement de toutes les prophéties.” A la voix et à l’aspect de l’ange, les vierges tombèrent prosternées de terreur, le visage contre terre ; mais, en se relevant, elles ne virent plus que la douce figure de Marie, qui priait avec ferveur.

Alphonse Leclaire.



LA MERVEILLE DE L'OCCIDENT

(Suite et fin)

GESTA DEI PER FRANCOS.

MAIS il est temps de voir ce qui s'est passé dans cette magique forteresse. Ne mentionnons que les faits les plus importants.

Le Mont Saint-Michel avait déjà servi d'autel pour les égorgements des druides et pour le culte infâme de Jupiter lorsque, une nuit, "l'an 709, Michel apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui ordonna d'y élever un temple en son honneur. Devant les difficultés d'une entreprise pareille, l'évêque hésitait. L'Archange insista et, pour triompher de sa prudente hésitation, il lui imprima dans le crâne la marque de son doigt. On observe encore de nos jours dans le crâne d'Aubert, conservé au trésor de l'église Saint-Gervais d'Avranches, cette marque à laquelle la science déclare ne pouvoir attribuer qu'une origine surnaturelle."

Saint Aubert se mit à l'œuvre, les bénédictins le secondèrent énergiquement et l'on vit bientôt s'épanouir cette incomparable forêt de pierre que nous venons de traverser au pas de course.

Debout sur les rives de la Normandie, cette sentinelle avancée devait fatalement devenir une pomme de discorde entre les deux "ennemis intimes." C'est ce qui ne tarda pas à arriver. Durant la guerre de Cent Ans, on rompit bien des lances autour du colosse dentelé ; mais les coups de main rataient toujours : saint Michel ne se laissait pas apprivoiser.

UN ESPION MITRÉ.

A bout de ressources, Bedford, le général anglais, tenta de réduire le mont par les " négociations " ou, en bon français, trahisons. Le traître Jolivet reçut de lui cinquante écus pour " négocier." Bon prix, dit Paul Féval, car c'était à peu près exactement la valeur des trente deniers de Judas. Le félon essaya d'introduire un de ses affidés dans l'enceinte même du sanctuaire.

Un jour, on voit déboucher sur la grève un évêque et sa suite. Il est reçu à la porte de la ville par le chef de la garnison, Goneault, qui lui demande son nom : " Jean, répond-il d'une voix douce et la tête hypocritement baissée, Jean, évêque *in partibus* d'Héliopolis (?) ; je suis très dévot à saint Michel et je désire visiter sa chapelle. N'y a-t-il pas aussi quelque jeune clerc à qui je puisse conférer la tonsure ?—Nous avons, pour ce, bulle du pape, réplique Goneault.—Certes, mais en l'absence de votre abbé, objecte l'espion mitré, souffrez que pour cette fois j'accomplisse ici ma charge épiscopale.

Le pieux visiteur avait là un plan superbe pour lancer une œillade sur les défenses de la place et pour embaucher un tonsuré, par-dessus le marché ; mais il était tombé entre les pattes d'un fin matois. Mis en garde par l'air affecté de " l'évêque *in partibus*," Goneault devine son jeu et perce à jour l'objet de sa visite. Mais il voile ses soupçons derrière une courtoisie parfaite et consent à l'admettre dans le fort—sans toutefois le lâcher d'une semelle. Il le conduit *lui-même* à la basilique en grande cérémonie, lui donne le temps de se livrer à toute l'ardeur de sa dévotion, puis le ramène prestement jusqu'à la grève, où il le congédie avec force saluts.

Le prélat pour rire s'en retourne tout penaud sans avoir pu mettre le nez dans un seul bastion ni ouvrir l'ombre d'une " négociation."

CHATEAUBRIAND.

La Normandie étant alors aux mains du roi d'Angleterre, le Mont Saint-Michel ne pouvait se ravitailler que du côté de la Bretagne. Bedford le comprit. Aussi ordonna-t-il à sa flotte de barrer la baie comme une digue. Dès lors aucun secours ne peut arriver aux assiégés. La disette se déclare bientôt terrible dans la citadelle et la mort plane sur la garnison réduite à une poignée d'hommes.

Goneault dépêche émissaire sur émissaire pour obtenir des secours ; tous sont interceptés ; à la fin un courrier traverse la grève et réussit à gagner Saint-Malo. Là, il trouve pour le recevoir un homme aussi prêt à tirer l'épée pour une grande cause que le fut son illustre descendant à tirer la plume. Cet homme au cœur généreux avait nom Chateaubriand. Celui-ci convoque aussitôt ses parents et ses amis, qui ne demandent pas mieux que de " cogner sur les goddams," énergique expression des Malouins pour désigner leurs éternels rivaux. On arme toutes les galères du port et l'on met à la voile, le cap sur Saint-Michel.

Les guetteurs sur les chemins de ronde de la forteresse investie sont les premiers à voir poindre à l'horizon cette escadre imposante. Un long cri de joie se répercute de bastion en bastion, de créneau en créneau ; les défenseurs lèvent vers le ciel leurs bras reconnaissants et se pressent aux murailles pour assister au combat.

A cette clameur guerrière, l'assiégeant tend l'oreille, il croit à une attaque, mais ne sait d'où elle va venir ; il hésite, il se retourne et subitement se prend à trembler : il a aperçu cette cohue de voiles qui fond sur lui, merveilleuse comme la tempête qui avait engouffré sa flotte quelque temps auparavant. Vraiment, se dit-il, une force supérieure doit veiller sur cet asile imprenable, et

prompt comme on l'était au moyen âge à voir partout le doigt de la divinité, avant que de combattre il s'estime vaincu.

Cependant la flotte de secours arrive et engage immédiatement les vaisseaux ennemis. Les corsaires bretons, ces fiers batailleurs que les Chinois dans leur épouvante appelaient hier encore "les diables du Nord," cramponnent les galères opposées, grimpent par les cordages, se jettent sur le pont, et, leur terrible hache à la main, tombent sur les matelots déconcertés, dont la moitié à peine échappe au massacre.

Le Mont Saint-Michel, largement ravitaillé par Chateaubriand, put alors goûter un moment de répit, le calme précurseur de la tempête.

LAMORICIÈRE ET LES DAMOISELLES.

Cent ans s'écoulèrent. Vint le seizième siècle avec le protestantisme qui déchira le royaume de France. Le long des rivages normands, les Huguenots promenaient le fer et le feu ; dans le seul diocèse d'Avranches le nombre des massacrés s'éleva à 14,000. "Voilà, dit un écrivain, une Saint-Barthélemy dont on fait peu de cas !"

Naturellement le Mont se trouva le point de mire d'attaques multiples : toutes échouèrent, car la garnison avait pour chef un de ces hommes qui ne savent pas rendre les armes. Cet homme a revécu de nos jours dans l'héritier de son nom et de son intrépidité, le héros de Castelfidardo, le créateur des zouaves, cette nouvelle légion fulminante qui a rempli le monde du bruit de ses exploits. Les patriotes d'alors exaltaient jusqu'aux nues leur idole, Louis de Lamoricière. Les insurgés avaient appris à leurs dépens qu'il ne fallait pas l'attaquer à force ouverte.

Montgomery se trouvait l'âme du parti huguenot dans cette région. C'était le fils du jôuteur qui tua le roi de

France dans un tournoi et peut-être un ascendant du général américain qui tomba à l'assaut de Québec en 1775. Un jour, il apprit que Lamoricière devait s'absenter du fort pour une visite pressante. Aussitôt il prit avec lui cent chevaux légers et arquebusiers à cheval et s'embusqua dans les environs de la baie pour manigancer quelque chose dans l'ombre.

Trois jours après, le guetteur montois voit descendre sur la grève une cavalcade de damoiselles parées dans leurs plus beaux atours : elles sont accompagnées de leurs suivantes et semblent se diriger comme pèlerines vers le sanctuaire. Ces belles dames, on le devine, sont des partisans de Montgomery et chaque pli de leurs robes cache un poignard. Ils ont ordre de se faufiler dans la ville, grâce à leur déguisement, et ensuite de désarmer la garnison, afin d'ouvrir les portes à Montgomery et à sa suite.

La cavalcade arrive à la tour d'entrée et un vieux domestique présente : " Mlle de St-Auviers qui vient visiter la dame de Lamoricière." Jusqu'ici les gardes ne soupçonnent rien, ils sont sur le point d'introduire la compagnie lorsque survient un incident qui met le feu aux poudres. Avec un sans-gêne étonnant chez une personne de son sexe (?), une des suivantes prétend forcer la consigne. La sentinelle s'y oppose, lui barre le chemin, et par manière de plaisanterie, lui passe la main sur le menton.

" Barbe il y a ! " crie l'homme tout interdit.

Le menton appartient à un Écossais qui plante le stylet de sa manche dans la poitrine du gardien. L'éveil est donné, il n'y a plus à reculer. Les pèlerines, oubliant leur attitude dévotieuse, tirent l'épée et frappent d'estoc et de taille comme de beaux diables ; les suivantes rivalisent d'ardeur avec leurs maîtresses. En un clin d'œil, les pauvres gardiens, une poignée à peine, sont mis

hors de combat et le corps de garde tombe entre les mains des assaillants.

Un bon bourgeois réussit cependant à repousser deux Huguenots qui gardaient la porte pour permettre au renfort d'entrer : déjà la herse commence à descendre, lorsqu'un des ennemis s'avise de pousser un banc sous le râteau qui ne peut ainsi toucher terre. Par cette ouverture, Montgomery et ses chevaux légers se glissent un à un dans la place, se répandent dans la basse ville, pillent les habitants et les tiennent sous un régime de terreur durant huit jours.

Tout l'effort des assiégeants se porta ensuite contre le châtelet qui donne sur la ville, mais le géant était de taille à repousser les attaques les mieux concertées, et, comme l'antique Brennus, Montgomery se cassait en vain la tête pour trouver un moyen de forcer le capitole. Une femme dirigeait la défense, mais c'était la femme de Lamoricière !

Sur ces entrefaites, prévenu du danger qui menace le château fort, Lamoricière rassemble une forte troupe et accourt, bride abattue ; mais trouvant l'ennemi massé à la porte de la basse ville, il imagine un stratagème ingénieux pour le surprendre.

Dans la tour du nord se trouve l'appareil du guindage ou la roue. La corde longue de quatre-vingts brasses qui s'y enroule, sert à monter les vivres pour la garnison. A la tour du Nord surplombe la chapelle Saint-Aubert, sur la grève. Lamoricière s'y loge avec ses gens. Les Huguenots le laissent faire en se moquant du brave capitaine qui prend tant de peine pour conquérir une bicoque.

La nuit venue, nuit sombre et sans étoiles, Lamoricière signale sa présence aux moines, qui déroulent doucement la corde. Le capitaine la saisit et des bras vigoureux le hissent jusqu'à la plate-forme de la merveille. La corde

redescend et, par la même voie, ses soldats le suivent deux à deux. Bientôt tous se jettent entre les bras de leurs femmes et de leurs amis, qui étaient à la veille de s'abandonner au désespoir.

Le lendemain matin, les Huguenots, intrigués, ont beau fouiller tous les recoins de la chapelle Saint-Aubert, ils ne découvrent personne. Les Michelois sont-ils donc rentrés sous terre ?

L'assiégeant est à se demander l'explication d'une disparition si soudaine, lorsque tout à coup on entend un bruit de ferraille à la porte du Châtelet. La herse monte et le pont-levis s'abaisse. Alors du haut du "gouffre," Lamoricière et ses hommes d'armes, la hache au poing, prennent leur course et tombent comme un ouragan sur leurs adversaires consternés. La mêlée s'engage terrible dans l'unique ruelle étroite, le fer s'abat sur les heaumes qui volent en éclats, les corps roulent les uns par-dessus les autres, le sang coule par torrent le long des rigoles : l'ennemi refoulé, rompu, écrasé, se jette sous un portail, où il capitule piteusement.

Montgomery rendit son épée ; il s'était frotté à un plus Normand que lui ; à ses damoiselles on avait opposé la roue, et les damoiselles avaient crié grâce : on ne saurait être plus rudement tancé.

Eh bien ! l'impudent eut le toupet de vouloir se jouer de la postérité : en mémoire de son coup manqué, il s'avisa d'ajouter à son écusson *trois coquilles de Saint-Michel*. "Les plaideurs du bon La Fontaine, remarque Féval, auraient pu aussi se composer un blason avec les coquilles vides de l'huître que l'arbitre avait avalée !"

Quant à Lamoricière, sa grande âme était incapable de soupçonner jusqu'où peut aller la bassesse d'un apostat, et il fut assassiné l'année suivante par un Huguenot, son ancien ami, à qui il rendait un service.

UN GUET-APENS.

Dès lors Montgomery eut une dent contre Saint-Michel, le bon tour de la roue lui restait sur le cœur, et à force d'y songer, il arriva à cette conclusion générale : Si la roue a servi une fois, elle peut bien servir deux fois... et maintenant gare à vous, sentinelles montoises !

La fortune sembla sourire à son projet: un Normand de la garnison, nommé Goupigny, lui tombe entre les mains. Le malheureux a déjà la corde au cou, lorsque Montgomery lui propose une petite transaction : il retournera au château et, moyennant "ung cent d'escus sonnants et trébuschants," au premier jour de brouillard, il introduira par le guindage un parti de Huguenots dans le fort. Le prisonnier crie marché conclu et on le renvoie au mont. *Caveant consules*, que les consuls prennent garde, clamait-on à Rome, lorsqu'un danger planait sur la République. *Caveant consules*, c'est l'heure ou jamais pour les Michelois d'avoir l'œil ouvert, car la citadelle où circule un traître est moins sûre que le mortel qui réchauffe une vipère sur son sein.

Goupigny eut-il des remords ? ou l'idée lui vint-elle d'être payé deux fois, en vrai Normand qu'il était ? Toujours est-il qu'il révéla tout le plan au successeur de Lamoricière, le commandant Boissusé, qui lui ordonna, sous peine d'être pendu, d'agir comme si le projet tenait bon. Ainsi fut fait et le 29 septembre 1591, Goupigny envoya dire à Montgomery qu'à la tombée de la nuit, il sera à la tour de la roue pour le guinder lui et ses partisans.

Montgomery ne flairant aucun piège, n'a garde de manquer au rendez-vous. Il traverse la grève et se blottit avec deux cents soudards dans la chapelle Saint-Aubert.

Il fait sombre et un brouillard épais enveloppe la

base du rocher. "Bonne nuit pour les stratagèmes," marmottent les Huguenots.

Un léger coup de sifflet vibre dans les ténèbres : Goupigny est à son poste. La roue grince, la corde se déroule et maintenant elle frôle la terre. Le plus hardi Huguenot s'y cramponne, monte et disparaît dans la brume. Bientôt la corde redescend, un autre recommence le même jeu, et ainsi de suite.

Le premier Huguenot est reçu à l'ouverture du guindage par Goupigny qui lui présente deux gardiens : "gagnés à la bonne cause," dit-il, en clignant de l'œil. Ces derniers introduisent l'étranger dans une vaste salle déserte qui aboutit à une porte basse.

Derrière cette porte, le long d'une galerie sombre et mystérieuse, s'alignent sur deux rangs tous les défenseurs de la forteresse, en armes et l'épée en l'air. L'inconnu franchit le seuil, il interroge les ténèbres du regard, il fait un pas et reçoit un bâillon dans la bouche et dix épées dans le corps. Son cadavre s'abat dans un coin comme un paquet de guenilles.

Dans l'intervalle le guindage a fonctionné de nouveau ; un second aventurier cherche à pénétrer sous la voûte fatale : il subit le même sort que le premier. . . .

Un troisième, un dixième, un soixantième se présentent successivement : le seuil de cette porte cintrée marque leur passage dans l'éternité.

Un éclair rapide, un cri étouffé, un râlement sourd ont à peine précédé d'une seconde la chute d'une masse inerte sur le sol—et les épées ruisselantes de sang se dressent encore pour immoler une nouvelle victime !

Des laquais s'emparent des cadavres et les empilent les uns au-dessus des autres comme des billots de bois. Et la roue poursuit toujours son œuvre sinistre. De minute en minute, elle amène un nouveau condamné.

Durant plus d'une heure, la funèbre procession de chair

à boucherie avance d'un pas ferme, d'un visage serein, à travers la longue galerie ténébreuse, vers ce pays inconnu d'où personne ne revient jamais....

Les dalles ont disparu sous une mare de sang qui baigne les bourreaux jusqu'à la cheville. Un souffle de mort passe et repasse dans ce lugubre charnier ; l'air ambiant s'alourdit et se charge de cette odeur âcre du sang qui naguère dilatait les narines des horribles tricoteuses assises à l'ombre de la guillotine, et les faisait tressaillir !

Cependant Montgomery se tenait toujours sur la grève, faisant passer sa suite avant lui : précaution charitable qui sauva sa peau. A la fin, une crainte vague s'empare des conspirateurs : " Que font leurs amis, voilà le soixante-huitième que la roue emporte dans la citadelle et pourtant on n'entend rien. L'irruption soudaine de tant de soldats devrait au moins réveiller un lointain écho. C'est étrange ce silence sépulcral ! " On interroge Goupigny à voix basse et celui-ci répond que tout va " au mieux." Montgomery, à demi rassuré, demande qu'on lui lance un moine, " car, dit-il, ceux qui sont là-haut sont assez maintenant pour *besogner*."

Une seconde après, une masse noire tombe à ses pieds, au cri de : moine vole. On l'examine, on le retourne, mais dans l'obscurité il est impossible de reconnaître ses traits. Si un rayon de la lune eût en ce moment filtré à travers le brouillard, les Huguenots auraient découvert un des leurs dans cet infortuné. Les Michelois l'avaient rasé, revêtu d'un froc et lancé par la fenêtre après l'avoir égorgé. Ce faux moine ne rassurait pas encore complètement Montgomery, qui y songeait deux fois avant de jeter dans un guet-apens sa précieuse personne. C'est pourquoi il commande à son page favori d'aller voir si tout marche à souhait : celui-ci s'élançe sur la corde, arrive en haut et, au lieu d'entrer

comme les autres, il reste à la fenêtre pour observer ce qui se passe à l'intérieur. Aucune figure amie ne vient à sa rencontre, la longue salle reste plongée dans un silence inquiétant, et, au fond d'un antre obscur, il lui semble entrevoir le miroitement d'une épée ! Aussitôt le page fait volte-face, et disposant ses mains en porte-voix, il crie à pleins poumons : " Trahison, trahison ; " puis il se laisse glisser le long de la corde jusq'en bas.

Montgomery et ses braves prennent leurs jambes au cou et détalent vers la côte, salués par une décharge de pierres et de mousqueterie.

Mais, dira-t-on, cette hécatombe de soixante-huit victimes fait tache de boue sur l'histoire du Mont ; seule une âme vile sait tremper dans un pareil crime. Rien de plus vrai. Aussi Boissusé n'était qu'un catholique d'occasion ; il ne tarda pas à se brouiller avec ses compagnons d'armes et revint s'enrôler sous la bannière des Huguenots, gens peu scrupuleux ; ils le reçurent à bras ouverts et serrèrent à qui mieux mieux cette main horriblement rouge du sang de ses frères. Le misérable finit par tourner ses armes contre Saint-Michel et fut tué à l'assaut de la citadelle qu'il avait lui-même si habilement défendue.

LES CENT DIX-NEUF CHEVALIERS.

" Les péripéties fabuleuses du siège de Troie, sur lesquelles pâlit la jeunesse lettrée de la France et de l'Europe, sont bien froides et bien puérides, à côté de l'histoire des sièges du Mont Saint-Michel, au péril de la mer."

C'est surtout en présence du fait d'armes suivant qu'éclate la vérité de cette citation. Aussi, adoptant la disposition homérique, ai-je réservé pour le bouquet ce glorieux épisode d'une odysée sans pareille.

La guerre de Cent Ans tirait à sa fin, et les affaires d'Henri VI se gâtaient : pressé par les compagnons de Jeanne d'Arc, il lâchait ses places fortes une à une. Toutefois il résolut de tenter un suprême effort contre le colosse normand, qui le narguait depuis si longtemps. En 1434, lord Scales reçut ordre de concentrer 20,000 soldats autour du Mont, qu'il emprisonna derrière des travaux d'investissement si considérables qu'on les a comparés à ceux du siège d'Orléans.

Des batteries s'élevaient de distance en distance sur la grève, leurs feux se croisent et se combinent de manière à battre le point faible des murailles. Le bombardement continue implacable jusqu'à ce qu'un pan des Fanils s'écroule. L'assiégeant crie ville gagnée, et une colonne d'assaut s'élanche vers la brèche, l'escalade, mais ne va pas plus loin. . .

La muraille de pierre avait cédé : derrière ses débris, il s'en dresse une autre, toute de fer celle-là. Contre elle se brise l'élan de l'ennemi comme la falaise impassible brise la fureur des flots. Cette muraille de fer, c'est le commandant Louis d'Estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers, qui attendent de pied ferme, l'arme au poing ! Cent dix-neuf, et l'assaillant est légion. Qu'importe, l'espace est étroit, l'ennemi ne peut déployer son grand nombre et chacun de ces preux est une forteresse à lui seul. C'est un corps à corps épouvantable, et chaque fois que tournoient dans l'air ces terribles épées à deux mains, un adversaire tombe pour ne plus se relever. Les cadavres s'entassent pêle-mêle dans la brèche et ferment le passage aux nouveaux arrivants.

En vain Scales lance colonne sur colonne, en vain les chefs se ruent au milieu de la mêlée, jurant à gorge pleine. Inébranlables comme le roc, les cent dix-neuf chevaliers fauchent comme le blé mûr les rangs serrés des assaillants, qui en un clin d'œil sont rejetés hors de la brèche et précipités des murailles. Une panique les saisit, ils se débandent, ils s'éparpillent.

D'Estouteville et ses compagnons sautent par-dessus la brèche, franchissent le pont-levis et les poursuivent à travers la grève, la lance dans le dos, jonchant de morts toute l'étendue des sables depuis la citadelle jusqu'à Avranches, car là seulement s'acheva la déroute.

D'estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers avaient tué 2,000 Anglais et l'exploit de Léonidas était surpassé ! Que dis-je, Léonidas n'avait à combattre que des Perses efféminés ; ceux-ci se mesuraient avec des guerriers vainqueurs dans cent combats. A peine si une gaze légère flottait sur les membres exposés de l'Oriental ; mais pour coucher dans la poussière ces hommes du Nord, la main nerveuse du chevalier avait à traverser des poitrines d'airain, à pourfendre des casques d'acier.

Circonstance plus merveilleuse encore dans cette lutte de géants, suprême reflet d'un âge héroïque qui allait s'abîmer dans l'océan de l'éternité : des cent dix-neuf chevaliers, assure la chronique, pas un seul ne fut même grièvement blessé !

Partout on criait au miracle : on avait vu, disait-on, chevaucher près de d'Estouteville le cavalier vêtu de blanc des Écritures.

Le siège était fini : on n'eût pas trouvé une autre armée pour donner l'assaut à cette forteresse enchantée.

On appela ce triomphe : la revanche de Jeanne d'Arc.

L'AVENIR.

Trois siècles passèrent encore sur le " Joyau de la mer normande." Il subsiste de nos jours tel qu'il était au temps de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui comme alors, le Michelois a droit de saluer avec un légitime orgueil l'étendard qui flotte sur les créneaux de sa citadelle : jamais il n'a cédé ni devant le nombre, ni devant la ruse ; jamais il n'a baissé ni devant l'étranger, ni devant le rebelle !

L'abbaye-forteresse, seule au milieu de la mer orageuse, battue par la tempête, battue par le bélier ennemi, toujours exposée au traître, et malgré tout demeurant inexpugnable à travers les âges, mais c'est plus qu'un monument historique. La forteresse à la fois guerrière et religieuse est un symbole ; le symbole de l'union des deux forces qui ont fait la France grande et qui seules la sauveront du naufrage : la croix et l'épée !

Tant que ces deux forces se donneront la main, l'assaillant pourra bien emporter les travaux avancés, il ne plantera jamais son fanion au cœur de la place.

L'armée et la religion, voilà la vie d'une nation : on peut se passer du reste, on ne se passe pas du principe de l'ordre et de la cohésion, ou le temps qu'on y passe est une marche vers l'abîme.

Les anarchistes le savent : aussi entendez leur cri de guerre, lisez-le dans leurs journaux : Sus au sabre et au goupillon !

Ce que veulent leurs esprits détraqués, c'est de fonder le chaos sur les tronçons de la croix et de l'épée.

Mais, grâce à Dieu, la race des Lamoricière, des Sonis, des Courbet, des Charette, déjà si ancienne, n'est pas près de mourir ! Nous aurons bientôt de leurs nouvelles, car l'horizon se charge de points noirs et ces vaillants se préparent en silence à opposer leurs poitrines au choc de l'ouragan

En attendant que des guerriers chrétiens étonnent de nouveau le monde par le spectacle de leur valeur, si quelqu'un nous vante les exploits d'un Grec ou d'un Romain, disons que nos pères ont fait plus que lui !

Si l'occasion s'en présente, portons nos pas vers les Thermopyles de France, le Mont Saint-Michel " au péril de la mer " et rappelons-nous bien que Léonidas a trouvé son maître dans Louis d'Estouteville et ses cent dix-neuf chevaliers.

Lawrence Drummond.

DISCOURS ET CONFÉRENCES

par THOMAS CHAPAIS ⁽¹⁾



L'AUTEUR de ce volume est un homme politique ; mais les œuvres oratoires qui y sont contenues sont exclusivement académiques, et j'ai conséquemment le droit de les juger.

Il va sans dire que toute publication de ce genre m'intéresse ; mais j'ai une raison toute particulière d'apprécier celle-ci : c'est qu'en étudiant l'œuvre du fils, je veux surtout rappeler et louer l'éloquence du père.

La génération actuelle n'a guère connu l'honorable M. Charles Chapais, qui a longtemps représenté le comté de Kamouraska dans nos chambres, qui fut plusieurs années ministre fédéral, et qui mourut sénateur. Mais j'ai eu l'avantage d'avoir avec lui des rapports très intimes pendant dix années, et de jouir de sa confiance.

Il aurait voulu faire de moi son héritier politique, et il a fait tout ce qu'il a pu pour me faire entrer dans cette carrière, qu'il décriait souvent mais qu'il n'a jamais quittée.

Les électeurs de Kamouraska ne voulurent pas de moi, et je les en remercie. A tort ou à raison, j'ai toujours cru qu'ils m'avaient rendu service, en me fermant au nez la porte du parlement.

Les luttes électorales dans le comté de Kamouraska sont restées célèbres, non seulement parce qu'elles furent ardentes, acharnées, pendant vingt ans, mais aussi et surtout parce que les deux partis s'y étaient incarnés

(1) 1 vol. in-8, L.-J. Demers et frères, imprimeurs, Québec.

dans deux hommes remarquables, qui étaient deux puissants lutteurs, l'honorable M. Chapais et l'honorable M. Letellier de Saint-Just.

Pendant dix années, j'ai assisté à leurs combats homériques, et j'y ai même pris part quelquefois. J'en ai gardé un souvenir très vivace, et il me semble encore que c'étaient de beaux duels d'éloquence. Pour nous, jeunes gens, c'était le *sport* d'alors, et je n'en ai pas connu de plus passionnant.

L'honorable M. Chapais, père, n'a jamais pris une part active aux débats parlementaires. Toutes les instances de ses amis ne pouvaient pas triompher de sa timidité et de sa modestie.—Je ne suis qu'un commerçant, disait-il, c'est aux avocats qu'il appartient de manier la parole en parlement.

Mais sur les hustings, il fallait bien ouvrir la bouche, et c'est sur ce terrain qu'il s'était fait une réputation d'orateur.

Dirai-je qu'il y paraissait volontiers?—Oh ! non, certes. Rien ne lui répugnait plus que ces assemblées politiques où il lui fallait rencontrer son perpétuel adversaire, l'honorable M. Letellier de Saint-Just.

Il fallait l'y traîner pour ainsi dire de force, et si nous, ses partisans, avions voulu l'en croire, ces grandes joutes de la parole auraient été supprimées.

Nous lui disions qu'il y allait du succès de son élection, que tous ses amis voulaient l'entendre et se plaignaient de son inertie et de son mutisme, que toutes les accusations portées contre lui et son parti seraient crues s'il n'y répondait pas victorieusement, etc.

Nous finissions par triompher de ses résistances, mais non sans peine : et bien des fois, il m'a soutenu ce paradoxe : “ la puissance de la parole est nulle, et la vraie force est la force d'inertie.”

Quel sentiment lui faisait ainsi fuir la lutte ? Était-ce

la peur ? Non ; s'il n'était pas agressif, il n'était pas non plus un pusillanime. Seulement, il n'aimait pas la guerre ; et, en même temps, il était trop modeste et se défiait trop de ses forces. Il se rendait au husting avec l'air d'une victime qu'on va sacrifier.

Mais une fois là, en face de l'ennemi qui acclamait bruyamment son adversaire, et qui applaudissait toutes les accusations qui pleuvaient sur sa tête, il changeait complètement d'attitude.

Il se redressait sous l'injure avec toute la fierté de l'accusé convaincu de son innocence ; et il prenait la pose d'un lutteur antique, sûr de sa force. A chaque invective nouvelle de son adversaire il souriait avec dédain. Il secouait sa large tête où le sang montait et, se plaçant en pleine lumière auprès de la rampe du husting, il y appuyait ses poings fermés avec une attitude qui voulait dire : attendez un peu, et vous allez voir comme je vais démolir tout cet échafaudage de calomnies et de mensonges.

Puis, il prenait la parole, et il était vraiment beau de voir avec quelle chaleur et quelle force de dialectique il réfutait les accusations portées contre lui et contre son parti. Il négligeait les fleurs de rhétorique et les délicatesses du langage ; mais sa phrase nette, correcte, pleine de vigueur, s'imprégnait de toute l'énergie de ses convictions.

Son cœur s'enflammait, sa voix montait, montait toujours, jusqu'à atteindre une sonorité et une puissance qui dominaient tous les murmures et tous les bruits. Il rugissait alors comme un lion, et il gesticulait comme un athlète, avec ses poings toujours fermés. J'étais jeune alors, plein d'enthousiasme, peu versé dans l'art de la parole ; et je ne sais pas quelle opinion je me ferais aujourd'hui de son éloquence s'il m'était donné de l'entendre encore, mais je puis dire qu'alors j'avais pour sa puissance oratoire une véritable admiration.

Son éloquence me paraissait tout à fait remarquable, non seulement comme fond, mais même au point de vue de la forme. Sans être académique, son langage avait une rare correction, et c'est aux sentiments les plus nobles et les plus élevés qu'il s'adressait toujours. On sentait en l'écoutant toute la chaleur d'un cœur ardent, toute la profondeur de conviction d'un esprit sincère, et tout l'amour d'un patriote éclairé pour sa race.

Oh ! quels transports d'enthousiasme soulevaient de temps en temps sa poitrine ! Quels mouvements ! Quels cris lui inspiraient sa foi et son patriotisme !

Aussi arrivait-il quelque fois à de grands effets d'émotion sans les avoir cherchés. C'est qu'alors il était lui-même profondément ému, et que des larmes mouillaient sa voix.

Mais les traits caractéristiques de son éloquence étaient la vigueur, la chaleur, l'impétuosité et la force. A certains moments, elle débordait comme les grandes marées d'automne qui entraînent tout dans leurs flots, et qui grondent sur les rivages avec un bruit de tonnerre. Il n'était doux et tendre que lorsqu'il s'épanchait en tête à tête dans le cœur de ses chers électeurs de Saint-Denis, groupés sur le rocher pittoresque où s'élève l'église de la paroisse.

Là seulement il s'abandonnait à sa nature sympathique, à cette sensibilité que le véritable orateur doit posséder, et il parlait à cœur ouvert à ses vieux amis dont il avait tant de fois éprouvé le dévouement. C'est là qu'il a prouvé, pendant plus d'un quart de siècle, que si l'on n'est pas prophète dans son pays, on peut l'être dans sa paroisse.

Telles sont les impressions que je retrouve encore bien vives dans mes souvenirs, et que l'apparition du volume de M. Thomas Chapais a évoquées.

Comme son père, la carrière politique l'a attiré, et elle

le retiendra. Il en a pris le goût dès son enfance, qui s'est écoulée dans une atmosphère politique surchauffée. Il est d'ailleurs mieux armé que son père pour cette vie militante : car il manie à la fois la parole et la plume. M. Chapais est avant tout journaliste

Le journal est son arme favorite, en même temps qu'il est son amusement et son travail de prédilection. Mais le journalisme ne l'absorbe pas tout entier, comme la chose arrive par exemple à Paul de Cassagnac, à Édouard Drumont et à Rochefort.

Tous les jours, avec une passion dévorante et inextinguible, ces terribles lutteurs versent dans leurs journaux leurs diatribes enflammées, les explosions de leurs haines, et les éloquents revendications de leurs convictions et de leurs partis. Dans ces écoulements incessants de leur prose endiablée, ils se dépensent tout entiers sans jamais épuiser leur activité intellectuelle.

M. Chapais ne subit pas cet entraînement. Le voulût-il que sa nature s'y refuserait ; car elle est calme, très amie de la paix, un peu nonchalante même, et rétive à l'exécution.

Il a livré bien des combats, mais le plus souvent malgré lui, comme son père. Il est pourtant bien doué pour la lutte, et, comme polémiste, je ne lui connais pas de supérieur parmi les journalistes du jour.

Mais son armure pesante et compliquée rend ses mouvements un peu lents. Il lui faut quelque temps pour la mettre en action, et dans la position stratégique qui convient à son tempérament.

Il ne possède guère ces armes légères du ridicule et de la plaisanterie qui rendaient de si grands services à Louis Veillot dans ses escarmouches de chaque jour.

Aussi n'aime-t-il pas attaquer. Il se tient plus volontiers sur la défensive, et dans l'armée de son parti, il ne se mêle guère aux tirailleurs de la plaine. Il préfère

prendre place dans la grosse artillerie, parmi les batteries dressées sur les collines.

Mais de là, une fois ses pièces bien dressées, il devient formidable. Bien pourvu de munitions et de projectiles, tireur à l'œil juste, il n'est pas facile à déloger.

Voilà l'instantané du journaliste. Faisons maintenant celui de l'orateur, qui lui ressemble comme un frère. Ici le physique a son importance.

La taille de M. Chapais est au-dessous de la moyenne, mais il est bien proportionné, et toute sa personne a de la distinction. Sa physionomie est expressive, ouverte et assez mobile. Son sourire est bon et spirituel. Sa voix est suffisamment forte et sonore ; mais elle manque de la note pathétique.

Si j'étais anatomiste, je dirais que le pathétique dans la voix est une corde vocale toute particulière que tout le monde n'a pas, qui est en relation directe avec le cœur, et dont elle traduit par le son les émotions intimes. Cette corde n'est pas assez développée dans la voix de M. Chapais.

Il a l'esprit droit et très éclairé. Il a le cœur chaud, large, plein d'amour pour la patrie, enthousiaste pour les grandes et belles choses, épris de tous les héroïsmes.

Ses principales qualités comme orateur sont l'élévation des idées, la rectitude du jugement, la noblesse et la correction du langage, la clarté et la mesure, la sobriété, la précision et la simplicité.

Nous croyons que ces trois dernières qualités sont poussées à l'excès, c'est-à-dire qu'il a les défauts de ces qualités.

Pour donner de la vie au discours, il faut recourir souvent aux figures de rhétorique, aux mouvements oratoires, aux comparaisons, aux images ; car les images ont cette supériorité qu'on les *voit*, tandis qu'il faut *comprendre* les idées.

Or M. Chapais néglige un peu ces moyens, qui exigent d'ailleurs une grande fécondité d'imagination.

M. Chapais est avocat, mais il n'a guère pratiqué sa profession. Est-ce un bien ou un mal, au point de vue de ses facultés oratoires ? Nous croyons qu'il aurait perdu dans la pratique beaucoup de cette correction de langage qui le distingue. Mais il y aurait gagné de l'assurance et de la confiance en lui-même ; et dans ses discours académiques, il se livrerait davantage à cet entraînement de la période oratoire, à la possession du feu sacré.

Nous connaissons tous ces occasions solennelles où nous sommes invités à parler, après des jours ou des semaines d'avis préalable. Non seulement l'auditoire n'attend pas alors de nous une improvisation ; mais nous n'avons pas le droit de nous présenter devant lui sans une préparation convenable.

Et cependant, même alors, il faut que l'orateur ait l'air d'improviser. Il faut qu'il donne à l'auditoire l'illusion du spontané, et de l'éclosion actuelle de la pensée. Mais c'est un art difficile ; et il faut avoir de la témérité pour le pratiquer avec succès.

Naturellement, l'œuvre de notre ami est jeune en quelques endroits, quoique M. Chapais soit arrivé avant l'âge à une rare maturité d'esprit. L'expérience modifiera ou nuancera tout au moins quelques-unes de ses idées. Je n'affirme pas qu'il y ait dans son livre beaucoup de choses vraiment neuves et originales ; mais le neuf est bien rare aujourd'hui, et tout le monde sait par cœur ces vers d'Alfred de Musset :

Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.

Une chose manque au jeune orateur : c'est d'avoir fait des vers : la versification est un exercice d'harmonie fort utile, sinon nécessaire à l'orateur. Il y a des confé-

renciers très remarquables—M. Brunetière, par exemple—chez lesquels cette lacune prend les proportions d'un défaut, tant ils pèchent contre les lois de l'harmonie.

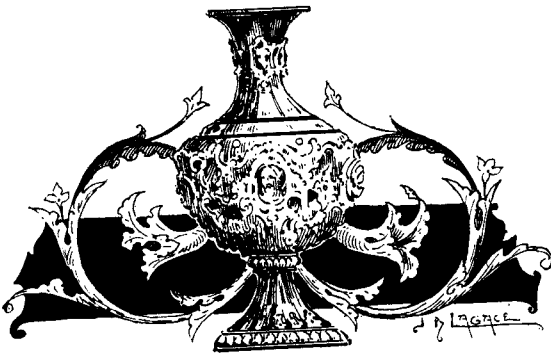
Chez M. Chapais, elle est à peine sensible, car sa phrase élégante et claire n'est jamais rude. Les poètes seuls la voudraient parfois plus harmonieuse.

Ce sont les seules observations que nous ayons notées en lisant la belle collection de discours et de conférences que nous avons sous les yeux et qui contient beaucoup de pages vraiment éloqu岸tes.

Ah ! si l'orateur populaire que nous admirions à Kamouraska avait pu lire ce volume, comme il aurait été fier de son fils !

A tous les deux nous appliquerons, en terminant, deux images d'Horace désignant deux genres d'éloquence, et nous dirons que le fils parle à la façon des Grecs, *ore rotundo*, la bouche arrondie, tandis que le père était plutôt l'“*os magna sonaturum*, la bouche à la parole retentissante.”

A.-B. Nouthier.



LES FABLES DE LA FONTAINE

(Suite et fin)



SON talent d'avocat du reste lui sert autant pour assurer ses propres intérêts que pour flatter les convoitises du prince. Il nous en donne un délicieux échantillon dans le discours qu'il adresse à "compère loup," pour l'attirer dans un puits où il est lui-même descendu dans l'espoir d'y goûter certain fromage, qui n'était autre que l'image de la lune réfléchie dans l'eau noire. Entendez ces considérations qu'il lui fait valoir, plus alléchantes cent fois que la vaine apparence qui l'a trompé lui-même ; voyez comme il tire parti de toutes les circonstances, comme il explique à son profit tout ce qui peut mettre l'autre en défiance :

.....Camarade,
Je veux vous régaler. Voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis, le dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le lait,
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancreure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

En faut-il plus pour convaincre un affamé ? Le loup descendit ; il y est peut-être encore.

Fécond en expédients, en tours inépuisable, presque toujours heureux, grâce à son adresse et à son audace, il ne se trouble pas dans son insuccès et sait dérober ses défaites sous un air galant et dégagé.

Un vieux coq, qu'il a voulu attirer dans ses pattes, mais aussi rusé que lui, le paie de sa monnaie ; du haut de la branche où il le nargue, il lui annonce l'approche

de deux lévriers, porteurs sans doute de l'heureuse nouvelle de la paix générale, qu'il vient lui-même de lui annoncer et qu'il voudrait sceller par une accolade : " Attendez un peu, lui dit-il, nous allons nous embrasser tous ensemble." Mais non, il est trop pressé, il faut qu'il coure vite au terme de sa route ; " sa traite est longue à faire."

Adieu..., dit-il,
Nous nous réjouissons du succès de l'affaire
Une autre fois.

Et son superbe dédain pour ces raisins qu'il trouve " trop verts " et " bons pour des goujats," parce qu'ils sont hors de sa portée ! Personne n'en a oublié la formule ; elle est devenue proverbe ; et nous l'avons tous peut-être appliquée, un jour ou l'autre, à d'autres renards qui n'étaient pas aussi renards que celui-là.

III

Voilà deux caractères et deux personnages des fables, que j'ai choisis de préférence entre vingt autres, parce qu'ils reviennent plus souvent et qu'ils sont plus complètement et plus parfaitement traités. Dans ceux-ci comme dans les autres, la ressemblance du portrait avec son modèle est achevée ; le personnage reste partout et toujours fidèle à lui-même ; ses traits caractéristiques sont ceux du groupe humain ou animal auquel il appartient. Ce sont des traits typiques, qui n'excluent pas d'ailleurs les traits individuels qu'exige la vérité particulière de chaque scène, de chaque tableau. Par leurs personnages, les fables sont donc vraiment dramatiques.

Les fables ont encore un autre grand mérite : elles révèlent une observation juste et fine de la nature, un sentiment exquis de ses beautés, une compréhension sympathique de tous ses mouvements et de tous ses

aspects. On reconnaît, en le lisant, l'homme qui a fait de longues promenades et des rêveries sans fin à travers le monde des animaux et des plantes. Les bois, avec leurs hautes voûtes feuillues, leurs buissons épais, leurs racines mous sues où l'on s'assied pour lire et pour rêver ; les plaines ondulant sous la moisson, à travers laquelle sautille l'alouette et où les petits oiseaux viennent picorer les épis en bravant la faucille du moissonneur ; le ruisseau où grouillent, dans l'eau transparente et rapide, les tanches que dédaigne le héron qui se promène sur ses bords ; la basse-cour, bruyante de gloussements et de caquets ; l'étable et l'écurie qui fument, bêlent et mugissent : il a tout traversé, tout observé, tout noté ; il y a pris mille images pittoresques et vivantes qui peuplent sa mémoire et viennent à son appel colorer et animer ses récits. Dans ses petits tableaux vifs, où il a peint des scènes champêtres, on reconnaît l'observateur attentif et l'ami de la nature.

Voyez, par exemple, ce serpent qu'un villageois vient de ramasser sur la neige,

Transi, gelé, perclus, immobile, rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.

A peine ranimé par la chaleur de l'âtre,

Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut,

puis, un instant après, devenu " trois serpents " sous les deux coups de cognée qui le tranchent,

Un tronçon, la queue et la tête,

" sautillant, " " cherchant à se réunir. "

Voilà en quelques lignes, en quelques mots, une description complète, courte et vive, où l'on sent et la chose vue et l'intérêt de l'observateur qui a saisi et noté les moindres mouvements du reptile.

Ailleurs, c'est la description si lestement enlevée d'un âne prenant ses ébats dans "un pré plein d'herbe et fleurissant" où son maître l'a lâché :

...Le grison se rue
 Au travers de l'herbe menue,
 Se vautrant, grattant et frottant,
 Gambadant, chantant et broutant,
 Et faisant mainte place nette.

Non seulement on croit le voir, dans ses gambades extravagantes de bête libre et heureuse, mais on sent presque son plaisir tout physique, tout animal qui éclate dans la consonance répétée et prolongée de ces participes accumulés.

Beaucoup de ces portraits de bêtes sont charmants de vérité. Souvent un ou deux traits en font tous les frais : "la dame du logis avec son long museau," la belette ; "le héron au long bec emmanché d'un long cou ;" le mulet "marchant d'un pas relevé, en faisant sonner sa sonnette." D'autres fois, plus complets et se dessinant avec plus de relief par l'opposition et le contraste : tels le lièvre et la tortue dans leur gageure et leur course, l'un qui "regarde d'où vient le vent," "broute," "se repose," "s'amuse à toute autre chose que la gageure," "part enfin comme un trait," multiplie ses "élans," pendant que l'autre part tout de suite et d'un train de sénateur, "s'évertue," "se hâte avec lenteur" et finalement arrive la première. Tels ce chat et ce jeune coq, décrits par le souriceau naïf et sans expérience, qui compare entre eux ces deux animaux d'aspect si différent, l'un "doux, bénin et gracieux," "velouté comme nous," "longue queue," "une humble contenance," "un modeste regard" et "pourtant l'œil luisant ;" "l'autre turbulent et plein d'inquiétude," avec une "voix perçante et rude," "sur la tête un morceau de chair," et "une sorte de bras" "dont il s'élève en l'air comme pour prendre sa volée," "la queue en panache étalée."

Remarquez que ces portraits sont mis au compte d'un jeune homme qui ignore certains mots, parce qu'il ignore les choses qu'ils désignent ; ce " morceau de chair " et cette " sorte de bras " sont bien d'un tout jeune souriceau qui n'a jamais vu de bête portant aile et crête, et qui rentre de sa première exploration au delà des " monts qui bornent l'état " où il a vu le jour. Ces traits nous montrent avec quelle fidélité La Fontaine adapte ses discours à l'âge, au caractère et à la situation de ses personnages.

IV

Car il n'est pas moins soigneux de la vérité des discours que de celle des caractères et des descriptions, et c'est là encore une qualité essentielle du drame.

Qu'il nous révèle lui-même les sentiments et les impressions intimes de ses acteurs, ou qu'il les fasse parler, la note est toujours juste, toujours celle du moment et de la situation.

Aussi vrai que celui du souriceau novice est le monologue du " petit rat de peu de cervelle " qui, " soûl des lares paternels," part un jour en découverte, loin du trou et du cercle exigü où se sont étioles ses premiers jours.

La moindre taupinée était mont à ses yeux, et dans les premières huîtres qu'il rencontra, il

Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

Sa fatuité égale sa naïveté, et c'est de la meilleure foi du monde qu'il en vient très vite à dédaigner l'existence casanière de l'auteur de ses jours :

Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire ;
J'ai passé les déserts...

Ils parlent presque tous ainsi, avec la même sincérité d'accent, le même bonheur d'expression, le même sentiment de leurs besoins et de leur état.

Écoutez le petit poisson, pris à l'hameçon du pêcheur et sollicitant sa pitié :

Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir
 Au plus qu'une demi-bouchée.
 Laissez-moi carpe devenir :
 Je serai par vous repêchée ;
 Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
 Au lieu qu'il vous en faut chercher
 Peut-être encor cent de ma taille
 Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.

C'est là de l'éloquence de carpillon, et de la meilleure !
 Et celle des grenouilles donc !

Elles ont appris que le soleil, dont elles ont si souvent à souffrir, est sur le point de contracter mariage, et voici dans quels termes elles s'en plaignent au sort :

Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
un seul soleil à peine
 Se peut souffrir ; une demi-douzaine
 Mettra la mer à sec, et tous ses habitants.
 Adieu, jons et marais : notre race est détruite ;
 Bientôt on la verra réduite
 A l'eau du Styx.

V

Cette couleur, ce mouvement, cette vie en parole et en action, qui font tout le drame, sont essentiellement propres au fabuliste français.

Il ne faut pas croire que ses admirateurs, devenus injustes par le fait d'un enthousiasme aveugle, se plaisent à l'exalter au détriment de ses devanciers, Ésope, Phèdre, Bilpay, Abstémus, Rabelais et les auteurs de fabliaux du moyen âge, à qui il doit la très grande partie de son fonds. Non, cette supériorité de la mise en œuvre des mêmes matériaux est bien réelle chez lui ; elle est saisissante ; et pour s'en assurer, on n'a qu'à comparer le même sujet, traité par lui et par l'un des autres. On voit immédiatement de quel côté se trouve l'action, le mouvement, la vie. M. Taine a fait plusieurs de ces rapprochements décisifs ; je lui emprunte celui-ci. Il s'agit de la fable de

la *Vieille et Les deux Servantes*, que La Fontaine a prise à Ésope. Voici comment Ésope en raconte la première partie : “ Une femme veuve, laborieuse, ayant des servantes, avait coutume de les éveiller la nuit, au chant du coq, pour les mettre à l’ouvrage. Celles-ci, lassées de leur travail continu, résolurent d’étrangler le coq, car elles croyaient qu’il causait leurs maux, en éveillant la nuit leur maîtresse.”

Voilà un récit bien sec et bien terne, fait uniquement pour conduire au dénouement et à la morale dont il est le prétexte ; ce n’est pas un tableau, c’est tout au plus un sujet de tableau. Ouvrez maintenant La Fontaine. Il prend ce croquis à peine tracé ; il saisit sa palette et ses pinceaux, et voici le tableau qu’il nous donne :

Dès que l’aurore, dis-je, en son char remontait,
 Un misérable coq à point nommé chantait.
 Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
 S’affublait d’un jupon crasseux et détestable,
 Allumait une lampe, et courait droit au lit
 Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
 Dormaient les deux pauvres servantes.
 L’une entr’ouvrait un œil, l’autre étendait un bras ;
 Et toutes deux, très mal contentes,
 Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras.

C’est de la peinture, et faite, pour emprunter les paroles de M. Taine, “ avec des couleurs aussi vraies, aussi familières, aussi franches que celles de Van Ostade et de Téniers.”

VI

Ce qu’il fait par le récit, il le fait aussi par le discours. Il fait parler ses personnages, où les autres s’étaient contentés de les faire agir. Il recourt presque toujours au discours direct, qui est celui du drame. Voyez, par exemple, comment une toute petite fable d’Ésope se transforme et s’anime par ce procédé.

“ Un jour, dans un pré, dit Esope, une grenouille vit un bœuf ; et, envieuse d’une telle grandeur, elle enfla sa peau ridée, puis demanda à ses enfants si elle était plus grosse que le bœuf. Ceux-ci dirent que non.

“ Alors elle tendit de nouveau sa peau, par un effort plus grand, et demanda qui des deux était le plus grand. Ils dirent que c’était le bœuf. A la fin, indignée, et voulant s’enfler encore plus fortement, son corps creva et elle resta morte.”

Prenez La Fontaine ; il n’a rien ajouté, mais il a mis le récit en dialogue ; voyez la différence.

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle, qui n’était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s’étend, et s’enfle et se travaille
 Pour égaler l’animal en grosseur ;
 Disant : Regardez bien, ma sœur,
 Est-ce assez ? dites-moi ; n’y suis-je point encore ?
 Nenni. — M’y voici donc ? — Point du tout. — M’y voilà ?
 Vous n’en approchez pas. La chétive pécore
 S’enfla si bien qu’elle creva.

Voilà à coup sûr le ton et la forme du drame, que La Fontaine a su donner à beaucoup de ses fables et qui lui ont assuré un si vif attrait.

Mais il ne les a pas toutes soumises à cette forme. “ Il craindrait, dit M. Nisard, qu’on ne s’en lassât ; ou plutôt il en change par plaisir. Plus d’une fable n’est qu’un récit sans interlocuteur et sans dialogue. D’autres sont mélangées de description et de récit. Souvent le poète intervient de sa personne, comme un auteur qui interromprait les comédiens pour dire son avis sur la pièce ; il s’amuse de ses propres inventions, il se met lui-même en scène ; il sourit, il se plaint doucement ; il regrette les années qui s’envolent. Que ne lui passerait-on pas ? il a rendu le *moi* aimable. C’est du caprice ; mais ce caprice se montre si à propos et si en passant, qu’on est tenté de le prendre pour une des lois du genre. Tel est le privilège du génie ; la physionomie même par laquelle

le génie est une personne, l'humeur, l'abandon, y paraissent autant de conditions du genre." (1)

C'est ce caprice qui fait le charme de ton et de style de ses fables. Il a un style unique, parce qu'il ne contient pas sa verve et son humeur et qu'il a l'humeur et la verve d'un véritable artiste, sentant vivement tout ce qu'il voit, se l'assimilant par l'imagination et la mémoire et trouvant sur chaque sujet qu'il aborde des images et des impressions personnelles.

Il ne contraint pas davantage son vers en l'attachant à un mètre déterminé ; ses vers s'allongent tour à tour et s'accourcissent d'après les exigences du sujet ; la même pièce en contient presque toujours de plusieurs sortes : l'alexandrin, en général, pour les choses importantes ; le petit vers pour les indifférentes ; les vers de deux et trois syllabes, pour finir le sens.

Il arrive, par cette variété du rythme, à des effets saisissants. Il produit par leur seule sonorité une impression analogue à celle que l'objet même ferait sur nous ; et ses vers, comme des phrases musicales, jettent souvent notre esprit dans l'état voulu par leur auteur.

En voici au hasard quelques-uns de cette espèce :

C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants.
Et ces petits en même temps,
Voletants, se culbutants,
S'éloignent tous sans trompette.

L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire.

Il avait formé son style aux sources les plus variées. Les anciens, les Italiens de la Renaissance, Rabelais et les vieux conteurs français, il les avait tous lus et il les relisait tous avec un égal plaisir, leur empruntant avec

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française*, 13e édition, t. III, p. 141.

une intelligente liberté ce qu'ils avaient de meilleur et de plus approprié à ses besoins. "J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi," écrit-il quelque part. On trouve dans ses vers la langue classique et la langue populaire, sans compter certains mots pittoresques qu'il fabrique hardiment avec des racines prises en toutes les langues. Il a fait rentrer dans la littérature du grand siècle la plupart des locutions proverbiales et des termes vieillis que nous aurions perdus sans lui. La richesse de son vocabulaire et la variété de ses tours de phrases sont étonnantes, au point qu'un critique contemporain n'a pas craint de dire "qu'après Ronsard et avant Victor Hugo, c'est le seul de nos poètes qui ait travaillé efficacement au développement normal de la langue française." (1)

J'ajouterai, pour la consolation des jeunes littérateurs que pourrait effrayer, dans leurs premiers efforts, la perfection des grands modèles de notre langue, que La Fontaine, comme Boileau et Racine, faisait laborieusement des vers faciles, et qu'un de ses brouillons, celui du *Renard et du Hérisson*, ne contient que deux vers de la rédaction définitive.

*
* *

Faut-il tirer une conclusion de ce travail, une morale de cette étude d'un recueil de fables qui toutes ont leur morale ? La conclusion, le lecteur peut la tirer lui-même, c'est qu'il faut lire La Fontaine de temps à autre : pour goûter un plaisir d'esprit exquis ; pour ranimer au contact d'un de ses maîtres les plus sûrs et les plus charmants l'admiration et le goût de notre belle langue française ; pour apprendre à propos une de ces saines et spirituelles leçons de bon sens et d'expérience, que ces aimables bêtes nous donnent en nous amusant et que nous demanderions quelquefois en vain à nos semblables.

(1) M. Émile Faguet.

LA PLURALITE DES MONDES HABITES

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE NÉGATIF, PAR M. L'ABBÉ

F.-X. BURQUE (1).—*Suite et fin.*

CONCLUSION.

La conclusion de l'auteur se résume en deux réflexions qui sont l'une et l'autre extrêmement intéressantes et instructives.

Première réflexion. — Notre foi, dans le débat au sujet de la pluralité des mondes, est entièrement désintéressée. Les motifs pour lesquels nous croyons sont tout à fait inébranlables en eux-mêmes et tout à fait indépendants de cette question. Nous croyons parce que Dieu se révèle irrésistiblement, ainsi que la divinité de Jésus-Christ et la divinité de l'Église. Qu'arriverait-il si le télescope, un jour, nous révélait avec certitude l'existence d'habitants dans les astres, par exemple dans la lune ou dans la planète Mars ? Tout simplement, nous serions en face de nouveaux mystères,—mystères bien faciles à porter, mystères de second ordre qui n'affecteraient nullement notre foi. Le soin de la création, après tout, est l'affaire de Dieu, non pas la nôtre. Ce que l'esprit humain ne comprend pas, au sujet des astres peuplés, on dirait : Dieu le comprend, et Dieu peut avoir des moyens infiniment justes et sages, quoique à nous inconnus, pour effectuer le salut de toutes les populations des astres.

(1) 1 volume in-8 de VIII—408 pages. Chez Cadieux et Derome, à Montréal.
Prix : \$1.00.

Deuxième réflexion. — Un grand nombre de catholiques se déclarent partisans du système de la pluralité des mondes plutôt par pusillanimité que par conviction. Ils craignent que les savants, avec cet engin de guerre, ne nous mettent encore une fois dans l'embarras. Ils vont à eux d'un air conciliant et semblent leur dire : " Ah çà ! puisque nous pensons comme vous, il ne faut pas, sur ce point, nous engendrer chicane." — Pareilles craintes ne sont rien moins que puérides, et pareil zèle n'est rien moins qu'intempestif.

Nous avons affaire à des gens qui ne sont nullement redoutables. Pourquoi nous en laisser imposer par les criaileries des faux savants et les étalages de la fausse science ? Les vrais savants, au nom de la vraie science, n'ont jamais prétendu nous mettre dans l'embarras. Et toutes les fois que de faux savants l'ont osé, ils ont échoué à leur courte honte. Qu'on en juge par les deux grandes questions de l'antiquité du genre humain et de l'origine des espèces. Les matérialistes n'ont-ils pas rempli la terre du cri que l'humanité est vieille de plusieurs centaines de mille ans et que toutes les espèces, — l'espèce humaine y comprise, — ne sont que le résultat de l'évolution naturelle de la matière et de la vie ? Eh bien ! qu'on écoute, sur ces deux points, le verdict de la véritable science, la conclusion des véritables savants.

Pour prouver l'antiquité fabuleuse du genre humain, les matérialistes ont invoqué l'histoire, et l'histoire dépose contre eux. Ils ont invoqué l'archéologie, et l'archéologie dépose contre eux. Ils ont invoqué la géologie, et la géologie dépose contre eux. Ils ont invoqué la paléontologie, et la paléontologie dépose contre eux. D'après les données les plus certaines de ces quatre sources de lumière, il est impossible de faire remonter l'âge du genre humain à plus de neuf mille ou dix mille ans !

Pour prouver l'évolution naturelle des espèces, les matérialistes en appellent à leurs expériences de croisements et de perfectionnements des races par la sélection des sujets ; ils en appellent encore aux fossiles. Or, l'expérience du monde, vieille de plus de six mille ans, est que les espèces, essentiellement différentes des races, ne se fécondent pas entre elles, ne se reproduisent pas mutuellement ; et pour ce qui est des fossiles, ceux-ci confirment pleinement l'expérience humaine, c'est-à-dire la distinction et l'immutabilité des espèces.

Les déistes, et parmi eux certains catholiques libéraux, même des prêtres, des religieux, comme le Dr Zahm, ont voulu ennoblir cette doctrine, en assujettissant l'évolution des organismes au contrôle souverain de Dieu. Ceux-ci pèchent à la fois contre la science et contre la philosophie ; contre la science, parce qu'ils partagent les erreurs des matérialistes ; contre la philosophie, parce qu'il n'y a rien de plus répugnant à la Majesté divine que ce rôle d'expérimentateur qu'ils attribuent à Dieu, en le tenant péniblement à l'ouvrage pour produire, par une longue série d'ébauches et d'éliminations, les formes définitives auxquelles il s'arrête, alors qu'il aurait pu, du coup, sans nulle hésitation, sans nulle reprise, créer à l'état parfait toutes les formes voulues. C'est quand ils arrivent aux corps du premier homme et de la première femme que leur philosophie est le plus en défaut. Qu'ils optent pour le perfectionnement de la forme singe, conformément à leur doctrine, ou pour une création de toutes pièces, contrairement à leur doctrine, ils se trouvent toujours en face de la contradiction et de l'absurdité.

Si l'on joint à cette étude les réflexions supplémentaires des pages 377 et 386 de l'appendice, on a, dans le livre de M. l'abbé Burque, une réfutation parfaite, la vraie réfutation philosophique de l'évolutionnisme théiste, avec une précision qui atteint jusqu'à la nature

intime des choses et ne laisse plus rien à désirer. A la page 377, il nous fait voir que le contrôle producteur attribué à Dieu sur l'évolution des organismes, n'est rien moins 1° qu'une création dissimulée, 2° une création subordonnée au concours fictif des créatures, 3° une création imparfaite ;— toutes choses indignes de Dieu. A la page 386, il nous fait voir qu'il y a un abîme de séparation entre la matière et la vie, entre deux espèces quelconques, entre le singe et l'homme, et que, seule, une puissance infinie, c'est-à-dire la puissance de Dieu, a pu franchir tous ces abîmes.

En conséquence de ces formidables échecs infligés aux matérialistes,—si grands que les plus nobles efforts ne peuvent, d'aucune façon, réhabiliter, ennoblir leurs doctrines,—c'est une faute bien grave, assurément, que de se laisser intimider par ces imposteurs, et de répéter après eux que peut-être, en effet, les espèces et l'homme ne sont que le résultat d'une simple évolution, et que peut-être, en effet, l'humanité est beaucoup plus ancienne qu'on ne le pense.

Eh bien ! c'est une faute semblable que commettent les catholiques pusillanimes, quand ils embrassent prématurément la doctrine suspecte de la pluralité des mondes. “ D'où vient cette doctrine ? Des ennemis de notre foi. Quels sont les savants qui la vulgarisent avec le plus d'ardeur ? Les pseudo-savants. Quel but se proposent-ils ? Ruiner toute religion et faire triompher le matérialisme. Notre foi est-elle en danger ? Nullement. Il n'est donc pas sage de s'en laisser imposer par le faux prestige de nos ennemis et de se prosterner devant leurs marottes, comme si le parti le plus sûr était de faire cause commune avec eux. Arrière les compromis entre la vérité et l'erreur ! ”

APPENDICE.

On voit que M. l'abbé Burque a été profondément impressionné par le rapport intime, essentiel, qu'il y a

entre le système de la pluralité des mondes et la question de l'origine des espèces. Il y revient encore dans un appendice en trois articles, où mettant en pleine lumière la parfaite inanité de tous les efforts des matérialistes pour se passer de Dieu dans la production des espèces végétales, des espèces animales et de l'espèce humaine, il nous fait voir *ipso facto* l'impossibilité absolue où ils sont de prétendre que la matière seule suffit à tout, et que par conséquent la multiplicité des mondes habités n'est qu'une simple déduction, évidente de soi, dans la science de l'univers,—la nature de la matière n'étant pas, comme ils le disent, de s'épanouir partout en êtres vivants, voire même intelligents, aussi bien sur les astres que sur notre globe.

Le premier article (traduction d'un très bon discours fait en anglais par un pasteur protestant de Montréal, en réponse à une attaque inconsidérée d'un professeur protestant, aussi de Montréal, contre le clergé) — a pour but de prouver que le clergé ne doit pas être évolutionniste. De même que Dieu est au fond de l'univers, organisant tous les mondes avec la plus parfaite harmonie, de même Dieu est au fond de toutes les espèces vivantes, les organisant une à une, avec l'ordre le plus parfait. D'ailleurs, les partisans du darwinisme se combattent les uns les autres. Le système, déjà répudié par les plus illustres savants, l'est aujourd'hui par ses propres adeptes.

Le second article est une charge sérieuse contre le Dr Zahm, une réfutation de son évolutionnisme prétendu orthodoxe, surtout une démonstration claire et nette que saint Thomas et saint Augustin, contrairement aux avancés du docteur, n'ont pas été évolutionnistes. Cette dissertation, faite de main de maître, se recommande à tous les esprits amateurs de philosophie.

M. l'abbé Burque cite textuellement le Dr Zahm, et

s'écrie : " Pour des opinions libérales, en voilà. Pour des idées avancées, en voilà. Pour des sophismes et des erreurs, en voilà. On y trouve jusqu'à la monstrueuse absurdité de l'homme-singe. On y trouve jusqu'à la révoltante affirmation que la doctrine de saint Thomas et de saint Augustin est entachée de cette saleté."

Tout rapporter à une seule création primordiale *ex nihilo* et supprimer toute création subséquente *ex materiâ præexistente*, telle qu'enseignée par les saints Pères ; avouer que les faits sont contraires à la théorie de l'homme-singe, et soutenir néanmoins cette théorie ; prétendre qu'une telle hypothèse n'est opposée ni au dogme catholique ni à la sainte Écriture ; oser dire que la doctrine de l'évolution n'est pas athée dans sa nature intime, que ceux-là font preuve d'ignorance qui ne la goûtent point et que la doctrine de la création spéciale est anti-scientifique ; attribuer aux études évolutionnistes le retour de plus en plus accentué du monde savant à la reconnaissance d'un Dieu créateur et à l'admission du caractère inspiré de la Bible ; affirmer que l'évolution, loin de dégrader l'homme, le confirme plutôt dans ses hautes prérogatives de roi de la création ; soutenir que l'évolution, bien comprise, ennoblit l'idée que nous avons de Dieu et nous le fait voir sous un jour nouveau, avec des grâces nouvelles ;—voilà autant de propositions téméraires que M. l'abbé Burque stigmatise avec une verve et une logique admirables.

Mais c'est surtout contre l'affirmation que la doctrine de l'évolution est en parfaite harmonie avec les enseignements de saint Thomas et de saint Augustin que M. l'abbé Burque s'élève avec le plus de véhémence. Le débat roule presque tout entier sur ces paroles que saint Thomas emprunte à saint Augustin : " Toutes les espèces vivantes furent produites par Dieu (*in principio*), non en acte, mais par vertus causales seulement, c'est-à-

dire que le pouvoir de les produire fut accordé à la terre.”

Le Dr Zahm dit : “ Vous voyez bien que c’est là de l’évolution, puisque Dieu crée la matière et que la matière, livrée à elle-même, produit tous les êtres par les vertus causales qui lui sont propres.”

M. l’abbé Burque, au contraire, approfondissant la pensée de saint Thomas et de saint Augustin, nous fait comprendre que Dieu ne créa la matière *ex nihilo* qu’une seule fois ; que dans cette matière étaient virtuellement contenus tous les principes matériels des êtres que Dieu avait en vue ; que parmi ces êtres, il y en avait de deux sortes : les uns dépassant les forces de la nature, les autres ne dépassant pas les forces de la nature : que pour ces derniers, rien n’empêche d’admettre une évolution qui n’est qu’un développement ; mais que pour les premiers, tels que les premiers individus des espèces, et notamment de l’espèce humaine, ils ne peuvent être produits que par l’action directe de Dieu créant le principe vital, c’est-à-dire l’âme ou la forme substantielle dans la matière préexistante.

Il y a donc dans la matière une double vertu causale : 1° la vertu causale passive de fournir les éléments matériels dont la nature, dont Dieu lui-même se servira ; 2° la vertu causale active de produire aussi la forme dans tous les développements où l’essence des effets n’est pas supérieure à l’essence de leurs causes. Mais la vertu causale active de Dieu est toujours là ; et c’est elle qui intervient dans toutes les productions où l’essence des effets est supérieure à l’essence de toutes les causes naturelles. Pour les êtres de cette dernière catégorie, v. g. les premiers types de vie, les premiers individus de toutes les espèces, le premier homme, la première femme, il y a donc double origine à considérer : la première, virtuelle, dans la création *ex nihilo* ; la deuxième,

actuelle, dans la création *ex materiâ præexistente*. S'il n'y avait que la première, on aurait forcément l'évolution ; mais il faut compter avec la seconde, et voilà ce qui tue l'évolution. Parlant de la première, saint Thomas dit : " C'est de cette façon que le corps de l'homme a préexisté." Parlant de la seconde, il dit : " Dieu produisit de cette " manière les premiers individus de chaque espèce."

M. l'abbé Burque, par des citations très caractéristiques, prouve jusqu'à l'évidence que saint Thomas et saint Augustin, en maints endroits de leurs ouvrages, ont clairement enseigné la création spéciale, directe, immédiate, des premiers individus de toutes les espèces ;—non pas seulement une création virtuelle, *in principio*, dans la production *ex nihilo* de leurs éléments constituants ; mais une création actuelle, *in tempore*, dans la production *ex materiâ præexistente* de leurs corps respectifs, par le moyen des formes substantielles. Cette doctrine est tout le contraire de l'évolution. Saint Thomas et saint Augustin ont donc été calomniés. On lit avec une grande satisfaction une aussi complète et aussi glorieuse réhabilitation de leur mémoire (1).

Le troisième article est une pièce de poésie, intitulée *In principio Deus*, où M. l'abbé Burque, avec une clarté scientifique ne le cédant en rien aux grâces poétiques, nous montre Dieu au commencement de tout dans l'univers : au commencement de la matière cosmique, au commencement de toutes les espèces végétales et animales, au commencement de l'humanité.

(1) Il est bon de mentionner ici une rumeur très sérieuse qui a cours aux Etats-Unis, affirmant que le Dr Zahm est à la veille d'être censuré à Rome, pour ses doctrines évolutionnistes. On peut dire, là-dessus, que le Dr Zahm est déjà virtuellement condamné à Rome par le fait que le Père Leroy, dominicain, a été forcé par le Pape, en février 1895, à désavouer, à rétracter, comme " incompatible avec le texte de l'Écriture sainte et avec les principes de la saine philosophie," sa théorie de l'évolution, telle qu'enseignée dans son ouvrage *Evolution restreinte des espèces organiques*. Or, c'est précisément la même théorie que soutient le Dr Zahm dans son livre *Evolution et dogme*, dont on demande aujourd'hui la censure. C'est la fameuse théorie de sir George Mivart.

APPRÉCIATION.

Tel est le livre de M. l'abbé Burque ; ouvrage, suivant nous, des plus sérieux et des plus savants, comme il s'en publie rarement ; ouvrage où l'auteur avait nécessairement à traiter des questions fondamentales de la science et de la philosophie, on pourrait presque dire *de omni re scibili*, puisque le sujet embrasse l'univers, les hommes et les anges au double point de vue naturel et surnaturel, et Dieu lui-même dans son double plan de création et de restauration universelle. Quelle somme de connaissances ne fallait-il pas pour mener à bonne fin une telle dissertation ! Tout le monde conviendra que M. l'abbé Burque s'est rendu maître de son sujet et l'a traité avec une vigueur, une force, une éloquence tout à fait dignes d'admiration. Le style est net, vif, entraînant ; les comparaisons justes ; l'analyse toujours claire ; la dialectique toujours inébranlable. L'auteur excelle à démolir l'erreur avec une égale solidité, soit par le raisonnement, soit par le sarcasme. Il déchire les enveloppes et va jusqu'au fond des choses. Il dissipe les nuages et fait briller partout la lumière. Ce livre est d'autant plus méritoire qu'il a été écrit, à force de courage et de persévérance, au milieu d'obstacles et d'interruptions de tout genre, par un curé desservant seul une paroisse nombreuse. Voilà, certes, un bel exemple et un bel honneur pour le clergé.

Le livre de M. l'abbé Burque a pour principal mérite de nous faire connaître les arguments les plus forts que la science et la philosophie peuvent apporter contre l'hypothèse de la pluralité des mondes, et par là même de nous désabuser de toutes les illusions, déjà si communes, à l'égard de cette hypothèse. Il offre plusieurs autres mérites accessoires qui s'imposent également à notre considération. Telles sont les études contre la génération spontanée, contre l'antiquité fabuleuse du genre humain,

contre le transformisme de Darwin, contre l'évolutionnisme du Dr Zahm, qui sont toutes, en elles-mêmes, des pages d'une haute importance. Mais entre tous ces mérites accessoires, on accordera volontiers la palme au service très éminent et très précieux que M. l'abbé Burque rend à la jeunesse chrétienne, en lui montrant, d'un doigt sûr, les aberrations de la fausse science, la ridicule faiblesse et la stupide impiété des faux savants, matérialistes ou rationalistes; en lui faisant voir, par sa ferme attitude, avec quelle intrépidité et quelle indépendance il faut se rencontrer avec eux; avec quelle facilité on peut les vaincre et briser ainsi l'esclavage honteux de leur prestige néfaste et immérité.

“ C'est, dit-il, une vaine terreur qu'ils inspirent, un vain prestige qu'ils exercent : une terreur et un prestige de polichinelles.... Accourez, peuples, et voyez dans leur nudité les extravagances monstrueuses des coryphées de la matière et de la libre pensée.... Ils ne raisonnent pas. Ils déraisonnent. Ils ressemblent à la statue que Nabuchodonosor vit en songe. Tête d'or et pieds d'argile. Il suffit de les pousser un peu pour les faire culbuter. Une petite pierre au front les renverse, comme le géant des Philistins.... Arrachez-leur au plus vite le manteau de gloire dont vous affublez ou dont ils affublent eux-mêmes injustement leurs épaules. Ce manteau ne leur appartient pas. Ils n'ont rien pour éblouir vos yeux et fasciner vos esprits. Ils ont tout ce qu'il faut pour révolter votre cœur : c'est leur exécration impiété.... La fausse science procède avec un fanatisme qui tient du délire, commençant par nier Dieu et s'obstinant à ne le reconnaître nulle part.... Les pseudo-savants sont, dans le domaine de la science, exactement ce que sont les charlatans dans le domaine de la médecine et de la chirurgie : des gens déséquilibrés qui paient d'audace, exploitent les âmes

“ crédules et troublent la société.... A bas toutes ces
“ idoles!.... Ce ne sont pas les charlatans qui, avec leurs
“ folles réclames, doivent gouverner la médecine et la
“ chirurgie ; ainsi les faux savants, avec leurs folles
“ déclamations, ne doivent pas gouverner la science... Et
“ pourtant, il faut bien le reconnaître, leur empire est
“ immense dans le monde. Une foule d'esprits chrétiens
“ subissent inconsciemment le joug de leur prestige faux
“ et trompeur ; et les esprits non chrétiens encore
“ beaucoup plus.... On ne sait ce qu'il faut déplorer
“ davantage : ou l'insolente fatuité de pareils maîtres, ou
“ la singulière infatuation de leurs disciples.... Qu'ils
“ sont nombreux, aujourd'hui, les disciples de faux savants
“ qui ne peuvent ouvrir la bouche sans nous assommer
“ avec leurs stupides coups d'encensoir envers les fétiches
“ de la fausse science, notamment envers le darwinisme...
“ Quel servilisme ! Quelle étroitesse d'esprit ! Quel entê-
“ tement et quel fou plaisir à marcher dans l'ornière !”...

Voilà d'éloquents paroles. Voilà une fière protestation, au nom de la dignité humaine, de la vérité et de la vraie science, contre l'empire des faux savants. Voilà une superbe exhortation à la jeunesse chrétienne de ne pas se laisser aveugler, entraîner, par tous ces imposteurs, mais de se bien préparer, au contraire, par de fortes études scientifiques et philosophiques, à leur tenir tête, à les combattre et à les vaincre.

Reste à savoir si l'ouvrage de M. l'abbé Burque sera apprécié et récompensé comme il mérite de l'être. Cet ouvrage a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, dans toutes les maisons d'éducation, parmi tous les hommes instruits et tous les jeunes gens désireux de s'instruire. En sera-t-il ainsi ? Oui, si tous ceux qui le lisent et l'estiment s'appliquent à le faire connaître, à le répandre. Ils le doivent. Ce serait, de leur part, une œuvre de patriotisme. On sait que le Canada, sous le

rapport de l'encouragement envers les auteurs, jouit d'une triste renommée. Les auteurs, en notre pays, après avoir peiné pour écrire, doivent se saigner pour la publication. Quelques-uns se remboursent tant bien que mal ; mais la plupart en sont pour leurs frais. Quoi de plus ingrat ? Faudra-t-il souffrir toujours d'une telle apathie ? Nos livres canadiens moisissent dans les caves des libraires, pendant qu'on fait venir à foison les livres de l'étranger. Les nôtres, dès qu'ils en sont dignes, devraient pourtant avoir les premiers droits à notre patronage. Donnés en prix, dans nos maisons d'éducation, ils auraient le double avantage d'encourager, non seulement les auteurs, mais les élèves, à l'amour et à la culture de notre littérature nationale. Voici une belle occasion de commencer à faire mieux. Quand on songe aux mérites de l'ouvrage publié par M. l'abbé Burque, lorsqu'on se représente la somme de travail et la dépense considérable que cet ouvrage a coûtés à son auteur, on ne peut s'empêcher de désirer ardemment qu'il soit couronné par le double succès dû à tous les bons livres : celui de l'honneur et celui d'une juste rémunération.

Jos. Royat.

Montréal, 1 avril 1899.



UNE DOT

SCÈNE DE MŒURS FRANÇAISES.



Il y eut un temps, à ce que disent nos vieilles coutumes, où la dot d'une jeune fille ne consistait qu'en *un chapel de roses*. Ce temps-là est bien loin.

Aujourd'hui cette question de la dot est la grosse affaire dans les mariages, et elle donne lieu, au sein des familles, à plus d'une scène ou plaisante, ou triste, ou touchante. C'est une de ces scènes d'intérieur que je voudrais reproduire ici. Entrons donc, si vous le voulez, à Villeneuve-Saint-Georges, chez M. Desgranges, ancien commerçant retiré. Sa fille Madeleine est demandée en mariage par un jeune architecte, qu'elle aime, et dont elle est aimée. Jusqu'ici rien de plus simple. Mais M. Grandval le père ne veut marier son fils qu'à une demoiselle... de deux cent mille francs, et M. Desgranges n'en veut donner que cent mille. Sa femme le presse de céder, sa fille l'en prie doucement ; il refuse net. Mais la bonne Mme Desgranges appartient à la tribu des mères attendries qui ne peuvent pas dire *ma fille !* sans avoir des larmes dans la voix ; elle insiste, elle supplie, et, voyant son mari inflexible, elle se lève et lui dit avec indignation :

I

— Monsieur Desgranges ! veux-tu savoir toute ma pensée ? tu n'as ni cœur ni entrailles !

— C'est convenu, ma femme.

—Tu n'es pas un père, tu es un...

—Un bourreau ! (*Déclamant.*)

Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin !

Iphigénie, acte III, scène...

—Monsieur Desgranges !

—Madame Desgranges !

—Sais-tu bien, monsieur Desgranges, qu'avec ton flegme ironique, tu finiras par me mettre hors de moi, par me faire sortir de mon caractère !

—Pourvu que tu n'y rentres pas, ma femme ! répondit à mi-voix M. Desgranges.

—Ah ! c'est trop fort !

—Assez, ma mère ! assez ! dit Madeleine en se levant à son tour, je ne veux pas être cause que mon père et toi vous vous parliez ainsi. Et puisqu'il ne croit pas devoir faire ce que nous lui demandons, ajouta-t-elle en commençant à pleurer, puisqu'il nous refuse ce que nous désirons tant, ce qui ferait notre bonheur à Henri et à moi....

—Elle pleure ! s'écria Mme Desgranges, ô ma fille ! ma petite fille ! et cela ne t'émeut pas, monstre ! Tu peux voir ses larmes, tu peux l'entendre te dire avec sa voix si douce que cela ferait son bonheur... et rester inflexible !

—Que veux-tu, ma chère ? quand je vois une femme pleurer, je me méfie toujours.

—Comment ?

—Ce n'est pas ma faute, je me souviens. Au début de notre mariage tu as si souvent pleuré, quand tu voulais obtenir quelque chose de moi, que les larmes des femmes me font toujours l'effet d'un placement.

—O mon père ! mon père ! s'écria Madeleine, comment peux-tu douter de mon chagrin ! tu ne crois donc pas que j'aime Henri ?

—Si vraiment !

—Henri est bon et spirituel ; tu dis toi-même qu'il a un bel avenir comme architecte.

—C'est vrai !

—Son père, M. de Grandval, est un homme...

—Des plus honorables.

—Eh bien, alors?...

—Oui, eh bien, alors ? ajouta Mme Desgranges.

—Eh bien, alors, qu'elle l'épouse ! Je lui donne mon consentement, et avec mon consentement cent mille francs de dot ; mais deux cent mille, comme le demande M. de Grandval, non !

—Pourquoi ? reprit Mme Desgranges.

—Pourquoi est charmant ! Parce que je ne suis pas assez riche pour donner deux cent mille francs à ma fille sans me gêner.

—Il t'en restera toujours assez !

—Assez, c'est trop peu.

—A ton âge on n'a plus de besoins.

—Au contraire ! chaque année de plus amène un besoin de plus. Il n'y a pas une infirmité qui ne soit une dépense. Ma vue baisse, il me faut des lunettes ; mes jambes faiblissent, il me faut une voiture ; mes cheveux tombent, il me faut un toupet. Et les caoutchoucs ! et la flanelle ! Mais j'en ai pour cent francs par an, rien qu'en flanelle !

—Mais...

—Non, non ! que la jeunesse soit pauvre, c'est juste ! c'est son lot ! Est-ce qu'elle a besoin de quelque chose ? Qu'importe le bon souper et le bon gîte, quand on a le reste ? mais la vieillesse...

—Tu n'es pas vieux, dit aimablement Mme Desgranges.

—Oh ! oh ! si tu me dis des choses agréables, cela devient grave !

—Voyons, voyons, reprit-elle avec câlinerie, raison-

nons... De quoi s'agit-il après tout ? de quelques réductions légères dans notre train de vie ; d'avoir, par exemple, un domestique de moins.

—Précisément !

—Eh bien, tant mieux !

—Tant pis ! je suis paresseux ; j'aime à être servi.

—Et tu t'alourdis ! tu engraisse ! tandis que, si tu te servais un peu toi-même, tu resterais actif, jeune...

—Je n'y tiens pas !

—Mais moi, j'y tiens, dans ton intérêt. C'est comme pour notre table ; nous retrancherons, je suppose, un plat à notre dîner...

—Du tout ! c'est ce que je ne veux pas, je suis gourmand !

—C'est un péché, père, dit Madeleine.

—Soit ! mais un péché très agréable, et il m'en reste si peu de cette espèce-là. Ma chère gourmandise ! Mais je n'entends jamais approcher l'heure du dîner sans voir flotter devant mes yeux comme un rêve... le menu ! sans me dire : " Ah çà, quel joli plat de douceur ma femme m'aura-t-elle imaginé pour aujourd'hui ? " car, je te rends justice là-dessus... tu as beaucoup d'imagination pour les entremets sucrés !

—Oui ! oui ! répondit plus doucement Mme Desgranges, flattée par ce compliment sur ses talents de femme de ménage, mais qu'arrive-t-il ? Que tu manges trop ! Tu te fais mal ! Tu deviens tout rouge ! Le médecin l'a dit, cela te jouera un mauvais tour ; tandis qu'avec un ordinaire modeste... en devenant sobre...

—Oh ! sobre. Quel mot fade !

—Tu resteras frais... calme... la tête libre... tu deviendras même meilleur !

—Oui ! oui ! *Mens sana in corpore sano.*

—C'est-à-dire que, si tu avais le sens commun... tu devrais remercier Madeleine de la dot que tu lui donnes,

car tu prolonges ainsi ta vie dans ce monde, et tu assures ton salut dans l'autre !...

—Oh ! père ! père !...

—Voyons ! reprit avec plus d'instance Mme Desgranges s'apercevant que son mari faiblissait un peu. Voyons !... je te connais ! Tu as le cœur excellent !... Toutes ces petites privations-là seront des bonheurs pour toi. Réponds ! Est-ce que tu ne seras pas trop heureux de te saigner pour ta fille ?

—Oui ! oui ! je sais ! le pélican ! Mais il paraît que ce n'est pas vrai !”

A ce moment, entre le jeune prétendu. Madeleine l'aperçoit. Elle court à lui, et le prenant par la main :

“ Venez, monsieur Henri, venez ! Joignez-vous à nous ! Mon père commence à se laisser toucher !

—Moi ? dit Desgranges.

—Oh ! Monsieur ! Monsieur !” s'écria le jeune homme avec émotion....

Mais tout à coup M. Desgranges se tournant vivement vers lui :

“ Parbleu ! vous faites bien d'arriver. Cela me rend à moi-même. Ah çà, vous n'avez donc pas de cœur, vous ! Comment ! vous êtes aimé d'une jolie fille comme elle, bonne, instruite, affectueuse, et vous ne voulez pas l'épouser si elle n'a que cent mille francs de dot !

—Mais, mon père...

—Il te marchande !... Mais moi, moi, quand j'ai épousé ta mère, elle valait cinquante mille fois moins que toi !

—Comment ? s'écria Mme Desgranges.

—Je veux dire qu'elle avait cinquante mille francs de moins que toi, et pourtant je n'ai pas hésité.

—Je n'hésite pas non plus ! reprit vivement Henri.

—C'est son père qui refuse, mon ami !

—Oui, dit Madeleine, c'est son père ! Mais lui, il ne tient pas du tout à ta fortune ! Il m'a répété vingt fois

qu'il me prendrait sans dot ! qu'il aimerait mieux que je n'eusse rien.

—C'est vrai ! s'écria le jeune homme.

—Oui ! oui !... On dit cela !... Je l'ai dit aussi... moi... mais en dedans...

—Comment ! reprend vivement Mme Desgranges, ce n'était donc pas vrai ?

—Ce qui est vrai, c'est que je trouve stupide cette maxime que les pères doivent s'immoler pour leurs enfants !

—S'immoler ! dit Madeleine. Est-ce que je le voudrais ? Est-ce que nous le voudrions ? Est-ce que cet argent ne resterait pas à toi ?

—Ta ta ta ! L'argent ne peut pas être dans deux endroits à la fois ! Si je vous le donne, je le perds, et si je ne vous le donne pas, je le garde ! C'est clair comme le jour.

—Mais, père...

—Mes idées sont faites là-dessus. Un père doit être plus riche que ses enfants.

—Qu'importe qui est le plus riche ! . dit Mme Desgranges. Est-ce que leur maison ne sera pas la nôtre ?

—Jamais ! Un père ne doit jamais se mettre dans la dépendance de ses enfants, et cela pour les enfants mêmes, afin de ne pas les rendre ingrats.

—Oh ! père, se récria Madeleine, oses-tu dire ?....

—Ton bon petit cœur se révolte à ce mot...

—Oh ! oui ! tu m'as fait bien mal !

—Je le crois ! Je crois à la sincérité de ton indignation, mais...

—Mais, dit Henri, pour qui nous prenez-vous donc, monsieur ?

—Pour des enfants pleins de cœur ! de bons sentiments ! Et c'est pour cela que je ne veux point vous gêner ! Avez-vous entendu parler d'une pièce de théâtre nommée le *Roi Lear* ?

—De Shakspeare ?

—Juste ! Eh bien, savez-vous ce que c'est que son roi Lear ? Un vieil imbécile qui n'a eu que le sort qu'il méritait !... Et quant à mesdames ses filles, Shakspeare, tout Shakspeare qu'il est, a fait une grosse faute, c'est de les peindre méchantes dès le début. Ce qu'il fallait, c'était de les montrer corrompues par la prodigalité insensée de leur père, conduites à l'ingratitude par le bienfait... Voilà la vérité ! Car enfin, supprimez le bienfait, il n'y a plus d'ingratitude. Or, comme j'ai autant de sollicitude pour votre perfection que ma femme en a pour mon perfectionnement, je refuse net de me dépouiller pour vous, de peur de vous exposer à la tentation...

— Mais...

—Pas de mais ! C'est résolu... Henri, allez trouver votre père et essayez de le faire renoncer à sa prétention ! Que diable ! Il est plus facile de ne pas demander cent mille francs que de les donner.

—Mais, dit Madeleine, s'il ne réussit pas à convaincre son père ?

—C'est qu'il ne t'aimera pas assez ! Auquel cas je ne le regretterai pas !...

—Monstre ! bourreau ! égoïste ! matérialiste ! s'écria Mme Desgranges.

—Va ! va !...

—Adieu, monsieur Henri ! dit Madeleine.

—Non, mademoiselle, au revoir ! Votre père a raison ! Je ne serais pas digne de vous si je ne vous conquérais pas.

—A la bonne heure, jeune homme ! Voilà un mot qui vous rend mon estime ! Je ne vous donnerai pas un sou de plus pour cela, mais je vous estime ! Partez et revenez !”

II

Un mois après cette scène, les jeunes gens étaient mariés ; un an plus tard, Mme Desgranges était marraine ; la deuxième année, M. Desgranges était parrain, et, trois ans écoulés, nous retrouvons le jeune ménage et le vieux, les parents et les enfants, installés dans la jolie maison de Villeneuve-Saint-Georges.

J'ai dit que M. Henri Grandval était architecte, mais jeune architecte, c'est-à-dire trop souvent, hélas ! architecte *in partibus*. De tous les artistes, les plus malheureux sont certainement les architectes. Un poète a beau être pauvre, il trouve toujours une plume pour écrire ses vers ; un musicien, une feuille de papier réglé pour écrire ses notes ; un peintre, un pinceau et un bout de toile pour y jeter ses idées de tableau ; mais des pierres de taille, des pierres meulières et un terrain propre à la bâtisse, on n'en a pas sous la main, on n'en trouve pas à volonté. On ne bâtit pas des maisons pour son plaisir ! Et qu'est-ce qui en confie à un jeune architecte ? Il a un art et pas de matériaux pour l'exercer, sa profession est de construire, et il n'a pas de constructions à faire... Imaginez-vous un castor en disponibilité ! Ses seuls clients sont de petits propriétaires, qui, ayant quelque lézarde à reboucher, quelque fenêtre à percer, quelque mur à raccommoder, prennent un petit architecte, comme on prend un petit médecin... pour les indispositions, dans l'espoir de le payer moins cher... Tel était le sort de Henri Grandval.

Pour se dédommager de ces vils travaux, qu'il nommait des travaux... dinatoires, il employait son vrai talent de dessinateur et d'aquarelliste à faire des plans de château, à concourir pour toutes les grandes constructions publiques, à envoyer, à qui de droit, des projets d'édifices d'utilité générale, et, comme il avait la juste

prétention d'être un homme pratique en même temps qu'un homme d'art, il joignait à ces dessins des devis, des coupes, des plans de distribution, qui faisaient le plus grand honneur à la solidité de ses études, mais qui avaient un grand inconvénient, c'était de lui coûter beaucoup d'argent : car il fallait payer les géomètres, payer les métreurs, payer les vérificateurs, de façon qu'il employait pour ses projets de construction tout l'argent que lui rapportaient ses réparations ; il dépensait en poésie tout ce qu'il avait gagné en prose.

Son budget se composait, comme on le sait, de la dot de sa femme et de la sienne, ce qui lui constituait un revenu fort suffisant pour ce qu'on appelait autrefois un bourgeois du Marais. Mais un artiste !... Un homme qui aime le beau !... C'est très cher d'aimer le beau. On trouve une occasion de belle tapisserie ancienne : comment résister au plaisir de l'acheter ? On lit la description d'un monument admirable, découvert récemment : comment ne pas aller le visiter ? Les voyages d'art sont presque un devoir pour les artistes. Ce qui les perd surtout, ce sont les prix réduits ; ce sont ces grandes affiches s'étalant sur toutes les murailles, et portant en grosses lettres rouges ces mots cabalistiques : *Parcours d'un mois dans le nord de l'Italie, avec séjour dans les principales villes : cent cinquante francs ! Cent cinquante francs !* C'est si bon marché ! Rien de ruineux comme le bon marché ! Ces grandes affiches sont immorales comme des boutiques de changeur, et l'on peut d'autant moins résister à la tentation qu'on a l'air d'être raisonnable en y succombant. Notre jeune ménage succombait donc souvent, et si vous ajoutez à cela que le mari était très amoureux de sa femme, et par conséquent la voulait charmante et bien parée ; si vous vous souvenez qu'en trois ans ils s'étaient donné le luxe d'un garçon et d'une fille, vous comprendrez sans peine que générale-

ment, quand arrivait la seconde moitié de chaque trimestre, ils étaient d'un gêné... d'un gêné... qui fendait le cœur de la bonne Mme Desgranges et attirait sur la tête de M. Desgranges un déluge de prières et d'invectives...

— Mon ami, je t'en supplie, accorde-leur un supplément de dot! — Je m'en garderai bien, répondait M. Desgranges, je m'applaudis trop du parti que j'ai pris!... Mon système est trop bon pour que j'en change.

— Comment as-tu le cœur de les voir et de les laisser aussi gênés ?

— Ils sont gênés ?

— Affreusement, mon ami.

— Tant mieux ! Mon gendre se donnera plus de mal pour acquérir une clientèle.

— Mais elle ne vient pas, cette clientèle !

— Raison de plus pour tout faire afin qu'elle vienne.

— Ils ont des charges de plus !

— Tu veux dire des bonheurs de plus ! ”

Et comme Mme Desgranges levait les bras au ciel...

— Voyons ! ma femme ! pas d'exclamation, et raisonnons ! Supposons qu'il y a trois ans j'aie donné à ma fille cent mille francs de plus comme tu le voulais, que serait-il arrivé ?

— Il serait arrivé, reprit Mme Desgranges avec un mélange d'indignation et d'attendrissement, qu'au lieu de vivre de privations comme ils ont été obligés de le faire depuis trois ans, au lieu de se tout refuser...

— Permettez ! ma femme, permettez ! Il me semble...

— Il te semble ?... Eh bien, veux-tu que je te dise ? Quand je vais chez eux à l'heure du dîner, que je vois leur pauvre petit couvert si modeste... un seul plat de viande, un seul plat de légumes, et pas d'entremets sucrés, les pauvres chéris ! et qu'en revenant chez nous, je te trouve, toi, attablé jusqu'au menton, avec de bonnes

poulardes rôties, de bons perdreaux bardés... car il te les faut bardés maintenant:..

—Que veux-tu, ma chère ? en vieillissant...

—Eh bien, cela me fait mal ! je me reproche tous les bons morceaux que je mange.

—Pas moi !

—Je nous trouve révoltants...

—Ma femme !... ma femme !... du calme ! et revenons à la question, car tu t'en es complètement écartée. Suis bien mon raisonnement, si tu peux. Nous sommes aujourd'hui le 15 novembre ; notre fille, notre gendre, leurs deux enfants, leurs deux domestiques, sont ici dans notre maison de campagne depuis le 13 août, soit trois mois deux jours ; et ils comptent y rester, eux, leurs enfants et leurs domestiques, jusqu'au moment de notre départ, soit le 20 décembre...

—Eh bien ! est-ce que tu veux leur reprocher leur séjour ici maintenant ? Est-ce que tu vas te plaindre de ce que leur présence te coûte ? Est-ce que tu aurais l'intention de les exiler de chez toi... de chez moi?... Oh ! mais un instant, halte-là !

—Ma femme !

—Me priver de la vue de mes enfants ! mais c'est ma seule consolation ici-bas !

—Merci !

—C'est que je te connais ! Tu es capable de trouver que les enfants font trop de bruit ! Pauvres amours !... dont les petites voix sont si douces, dont les petits pas sont si mignons !

—Mais qui est-ce qui te dit le contraire ? s'écria M. Desgranges avec impatience ; laisse-moi donc parler, et, encore une fois, suis mon raisonnement. Pourquoi notre fille et notre gendre sont-ils restés avec nous trois mois et quatre jours, et pourquoi y resteront-ils jusqu'au 20 décembre ?

—Belle question ! Parce qu'ils nous aiment ! Parce qu'ils se plaisent avec nous !... Parce qu'ils savent nous faire plaisir !... Parce qu'ils sont affectueux, sensibles...

—Enfin, tout le contraire de moi... n'est-ce pas ?" dit M. Desgranges en riant... Puis, allant à sa femme : "Tiens, viens, que je t'embrasse !... Je t'adore, toi, parce que tu as toujours douze ans.

—Comment ! douze ans !

—Je veux dire parce que tu es et seras toujours la bonne créature, naïve, confiante, crédule, que j'ai épousée avec tant de plaisir !

—Comment naïve ! crédule ! répliqua Mme Desgranges un peu offensée. Est-ce que tu prétendrais que nos enfants ne sont pas...

—Si ! ma femme... ils sont tout cela et plus encore ! Mais t'imagines-tu que ta fille, avec sa jolie figure qu'elle a plaisir à montrer parce qu'on a plaisir à la voir, que ton gendre avec ses goûts d'artiste et son imagination, laisseraient là Paris et ses premiers plaisirs d'hiver, bien plus, qu'il y irait, lui, pour ses affaires tous les matins et en reviendrait tous les soirs, le tout pour l'unique bonheur de faire une partie de piquet avec un père qui commence à être un peu sourd et une mère qui gagnerait à être un peu muette ?

—Mais que supposes-tu donc ? Quel motif donnes-tu à leur séjour prolongé chez nous ?

—Ma chère, reprit M. Desgranges en riant, te rappelles-tu que quand tu étais jeune et que tu avais de fort beaux cheveux, tu étais enchantée d'aller à la campagne pour laisser *reposer la raie* !... Eh bien, nos enfants sont enchantés de rester ici pour laisser reposer leur bourse.

—Ah !... malheureux, peux-tu supposer...

—Je ne leur en veux pas ! Je ne les accuse ni d'ingratitude ni d'indifférence ! Je suis sûr que, s'ils avaient vingt mille livres de rente au lieu de dix, ils nous

aimeraient toujours, mais moins longtemps de suite ! Ainsi, par exemple, je ne connais pas de gendre pareil au mien : on n'a pas plus de déférence, plus d'attention ; il ne laisse pas passer un seul de mes anniversaires, anniversaire de fête, anniversaire de naissance, anniversaire de mariage, sans accourir avec un énorme bouquet.

—Et tu crois que l'intérêt seul...

—Oh ! non ! ma femme !... Pas l'intérêt seul !... non, l'intérêt composé... composé moitié d'affection et moitié de calcul... calcul inconscient dont il ne se rend pas compte, mais que je devine, qui tient à ce qu'il a besoin de moi, et dont je profite sans lui en vouloir.

—Tiens ! tu n'es qu'un malheureux ! Tu dépoétises tout ! Tu désenchantes tout ! Il faut être capable de pareils sentiments pour les prêter aux autres ! C'est monstrueux !

—Du tout ! c'est naturel ! Les vieux sont très ennuyeux ! Il faut qu'ils se rattrapent par quelque chose ! Je me rattrape par l'hospitalité.

—Dis tout de suite que nos enfants prennent notre maison pour une auberge !...

—Eh ! sans doute, l'auberge du *Lion d'Or* ! Ici on loge à pied et à cheval les enfants gênés qui ont des économies à faire. Ont-ils trop dépensé en spectacles, en bals, en concerts, allons passer huit jours chez papa ! Projetent-ils de se payer un petit voyage, allons passer un mois cher papa ! Un des enfants est un peu souffrant... envoyons-le à la campagne chez papa !... Et on l'envoie !... Et l'on vient avec lui ! Et comme on est reçu à bras ouverts, comme on est défrayé de tout, comme le père a une bonne installation et une bonne table, comme on y trouve de bonnes poulardes et de bons perdreaux que le père égoïste est enchanté de partager avec ses enfants, ils viennent, il reviennent, et ils restent avec plaisir.

—Ah ! le misérable !... Il fait de l'égoïsme avec tout, même avec l'amour paternel !

—Mais suppose au contraire, reprit M. Desgranges sans avoir l'air d'entendre sa femme... suppose que j'aie doublé la dot de ma fille, comme tu le voulais, que serait-il arrivé ? Qu'aujourd'hui nos enfants, vu la tête un peu enthousiaste de mon gendre, ne seraient peut-être pas beaucoup plus riches, et que moi, je serais beaucoup plus pauvre ; que je ne pourrais ni les recevoir aussi longtemps, ni les recevoir aussi bien, et qu'ils viendraient moins chez moi, parce qu'ils seraient mieux chez eux. Ah ! bon Dieu, ma chère ! Mais si mes enfants étaient plus riches que nous, il y a plus de six semaines déjà que ma fille trouverait Villeneuve-Saint-Georges trop humide à l'automne ; qu'elle redouterait pour ses enfants les brouillards de la rivière, et que mon gendre m'aurait déclaré que ces voyages quotidiens à Paris altèrent sa santé !... Voici donc ma conclusion, que je dédie à tous les pères qui ont des filles à marier : “ Voulez-vous garder vos enfants, gardez votre argent ! Voulez-vous jouir de vos petits-enfants, gardez votre argent ! ” Car, c'est grâce à l'argent que le père reste le chef de la famille, que la maison paternelle reste le foyer domestique, c'est-à-dire pour les vieux une retraite d'honneur et de bien-être ; pour les jeunes, un lieu de refuge et de plaisir ; pour les petits, un nid où ils viennent chercher la santé et parfois des soins plus intelligents que les soins maternels eux-mêmes ; pour tous enfin, un centre, un sanctuaire où se forment les souvenirs, où grandissent et vieillissent les générations successives, où se perpétuent enfin les traditions de respect et de tendresse ! Appelle, si tu le veux, ma prévoyance calcul et personnalité, moi, je la nomme le véritable amour paternel, celui qui consiste à rendre les enfants plus heureux et meilleurs ! Car, remarque-le bien, ma chère, mon gendre avait, je veux le croire, les plus heureuses dispositions pour faire un gendre charmant ; mais enfin, sans ma prévoyance, ces bonnes qualités seraient peut-être restées à l'état de

germe, de boutons... A qui donc doit-il leur plein épanouissement ? A moi ! Affabulation : " Je n'ajouterais pas un sou à la dot de ma fille."

III

Nous voici au 30 novembre, quinze jours plus tard, mais toujours à Villeneuve-Saint-Georges : car si, dans cette scène, j'ai un peu violé l'unité de temps, j'ai du moins toujours respecté l'unité de lieu. La maison de M. Desgranges est en joie. Jamais il n'a paru, lui, aussi gai et aussi heureux. C'est le vingt-cinquième anniversaire de son mariage. Ma femme, a-t-il dit à Mme Desgranges, voilà un jour qu'il faut célébrer dignement. Il ne s'agit pas d'économiser aujourd'hui. Toutes voiles dehors ! un dîner... comme si j'étais gourmand ! J'ai bien recommandé à notre fille, qui a été passer une journée à Paris pour je ne sais quelle affaire, de revenir avec son mari par le train de quatre heures. Elle trouvera dans sa chambre une jolie robe neuve, dont je veux qu'elle se pare aujourd'hui. Et quant à toi, si tu m'aimes encore un peu, malgré mes défauts, prouve-le-moi ! fais-toi charmante aussi ; mets pour le dîner, et la soirée, car j'ai invité tout notre voisinage, mets les diamants de ma pauvre mère. Ils me représentent ce que j'ai le plus aimé dans le monde ! Elle, qui me les a donnés pour toi ; toi, qui les as portés pour moi et pour elle ; ta fille, qui les portera pour nous trois..." Et là-dessus, M. Desgranges s'éloigna pour cacher un peu d'émotion.

Pourquoi Mme Desgranges ne lui répondit-elle pas ? Pourquoi resta-t-elle quelque temps immobile et la tête baissée ? Pourquoi sa fille, en arrivant, l'entraîna-t-elle dans sa chambre en pleurant ? Pourquoi le gendre était-il sombre ? Pourquoi la cloche du dîner les fit-elle tressaillir tous trois ? Pourquoi, en entrant dans la salle à manger, la mère fut-elle si troublée à la vue de son mari ?

Pourquoi ? L'exclamation de M. Desgranges le dit. " Tu n'as pas tes diamants ! " s'écria-t-il. La mère, pour toute réponse, se jeta dans les bras de son mari en pleurant. La fille lui baisa la main en s'agenouillant devant lui. " Tu n'as pas tes diamants ! qu'en as-tu fait ? " La femme et les enfants se turent. " Tu ne réponds pas, reprit le père d'une voix plus sévère ; c'est donc à moi de parler. Je sais tout. Tu les as vendus ! vendus pour payer l'imprudencence de ton gendre ! Oui ! parce qu'il lui a plu de s'associer à une entreprise mal conçue, parce qu'il a fait la folie de répondre pour des coquins qui l'ont trompé, il a fallu que toi, afin de payer la moitié de sa dette... car il doit encore douze mille francs, il a fallu que tu m'arrachasses le plus cher souvenir de ma pauvre mère, le plus précieux témoin de notre tendresse... que tu empoisonnasses enfin la joie de ce beau jour ! Ah ! c'est bien mal ! " La mère essaya de balbutier quelques excuses... " Il suffit, reprit M. Desgranges en l'interrompant, voici les domestiques, allez vous asseoir à vos places. " Mère et enfants se dirigent en silence vers la table ; mais tout à coup, en dépliant sa serviette, Mme Desgranges poussa un grand cri ! son gendre en fit autant, et tous deux se précipitèrent vers M. Desgranges, les yeux pleins de larmes... La mère avait trouvé son écrin de diamants sous son couvert, et le gendre les douze mille francs qui lui manquaient ! " Ah ! mon ami ! mon père !...—C'est bon ! c'est bon ! reprit M. Desgranges en se dégageant de leurs embrassements. Vous ne m'appellez plus égoïste, maintenant. Eh bien, ma prévoyance avait-elle raison, et comprenez-vous enfin qu'il faut qu'un père reste toujours plus riche que ses enfants, ne fût-ce... ne fût-ce, mes amis, que pour leur venir en aide dans un moment de crise et les sauver d'une catastrophe ? Seulement, mon gendre, ne recommencez pas, parce que je ne pourrais pas recommencer. "

Ernest Segouvé.

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

L'affaire Dreyfus.—La retraite de M. de Freycinet.—Henri Rochefort contre la franc-maçonnerie.—La *Quinzaine*.—Un article condamné.—Mgr Turinaz et Mgr Isoard.—La discorde dans les rangs de l'opposition en Angleterre.—Lord Rosebery et sir William Vernon Harcourt.—La conférence de la Haye.—Le Pape et le Congrès.—L'incident Coghlan.—La session à Ottawa.—Le budget fédéral.—La conférence anglo-américaine.—Mgr O'Connor.

Durant le mois qui vient de s'écouler, la malheureuse affaire Dreyfus a encore été fatale à un ministre de la guerre, en France. C'est le cinquième ou le sixième qui se brise sur cet écueil. Voici l'incident qui a donné lieu à la démission de M. de Freycinet. M. Duruy, professeur à l'École polytechnique, et fils de M. Victor Duruy, ancien ministre de l'Instruction publique sous l'Empire, est un des intellectuels qui se sont rangés sous le drapeau dreyfusard. Ayant récemment écrit un article en faveur de Dreyfus, il a vu son cours interrompu par les protestations indignées des étudiants. Là-dessus le directeur de l'école a suspendu les conférences de M. Duruy, dans l'intérêt du bon ordre. Interpellé sur cette suspension, M. de Freycinet est monté à la tribune exposer les faits et déclarer qu'il approuvait l'action du directeur. Là-dessus grand vacarme et récriminations tellement violentes, de la part d'un certain groupe de députés, que le ministre a coupé court à ses explications en disant que, puisqu'on ne voulait pas l'écouter, il allait cesser de parler. Après cette séance orageuse, il a donné sa démission.

Dans une entrevue avec un journaliste, M. de Freycinet a fait cette déclaration :

“ Je me suis exprimé à la tribune en des termes qui ne pouvaient choquer personne, rendant même hommage au grand talent et au grand cœur de M. Duruy. Je ne puis donc m'expliquer les interruptions systématiques qui m'ont assailli, si ce n'est par un parti pris d'obstruction auquel mon âge, mes moyens physiques et ma dignité ne me permettent pas de m'exposer deux fois. Car, aussi bien, je suis convaincu que la séance d'hier aurait des lendemains.

Or jamais depuis vingt ans, comme député, comme sénateur ou comme ministre, je n'ai subi un accueil aussi hostile.

“Telle est l'unique cause de mon départ. J'ai dû résister aux instances de M. le président de la République, du président du conseil et de tous mes collègues, mais ma dignité me fait un devoir de maintenir ma démission.”

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la retraite de M. de Freycinet présage la chute prochaine du ministère Dupuy. L'ex-ministre de la guerre est un habile et un prévoyant. Je suis persuadé qu'il a profité de l'incident Duruy pour se ménager une sortie anodine et éviter une chute périlleuse. Lorsque le cabinet Dupuy tombera, M. de Freycinet sera intact et possible pour une nouvelle combinaison. Il a préféré la descente à la dégringolade.

Comme M. de Freycinet a joué un rôle considérable dans les affaires de la France depuis trente ans, je ne crois pas hors de propos de donner ici une courte esquisse de sa carrière. Né en 1828, Charles-Louis de Saulces de Freycinet sortait en 1848 de l'école polytechnique et embrassait la profession d'ingénieur civil. Sous l'Empire il s'occupa activement de chemins de fer, de mines et de travaux publics, et publia plusieurs ouvrages scientifiques. En 1870, il fut nommé par Gambetta successivement préfet de Tarn-et-Garonne, et délégué du ministre de la guerre. Il joua alors un rôle très important, et conquit une grande réputation. Après l'année terrible, il publia un livre remarquable intitulé *la Guerre en province*. En 1890, il se présenta aux élections sénatoriales, sous les auspices de Gambetta, et fut élu. Les convictions politiques de M. de Freycinet n'ont jamais été très arrêtées. Après avoir servi l'Empire, il servit la République. Après avoir été un disciple de Gambetta, il inclina vers la gauche radicale. Souple, insinuant, ondoyant, ses collègues l'ont surnommé depuis longtemps “la souris blanche.” En 1877, il devint ministre des travaux publics dans le cabinet Dufaure. En 1879 il devint premier ministre. Il le redevint encore après une interruption de deux ans, en 1882. En 1885 il fut ministre des affaires étrangères dans le cabinet de M. Brisson. En 1886, il succéda à celui-ci, et se vit pour la troisième fois président du conseil. Il accepta le portefeuille de la guerre dans le cabinet Floquet en 1888. En 1890 il arriva pour la quatrième fois premier ministre. En 1892, il fut indirectement compromis dans l'affaire du Panama, non pas pour corruption, mais à cause des démarches de certains de ses protégés. Et il resta éloigné du pouvoir jusqu'à ce

que M. Dupuy l'ait appelé, il y a quelques mois, au ministère de la guerre.

M. de Freycinet est protestant. A un certain moment de sa vie, on put croire qu'il marchait vers le catholicisme. Il allait visiter dom Guéranger à Solesmes; et, chose étonnante, lui, hérétique, il poussait son ami Henri Lasserre à demander à Notre-Dame de Lourdes la guérison d'un mal d'yeux jusque-là incurable. Puis, les affaires, les intérêts, l'ambition semblèrent avoir étouffé ces vellétés religieuses, et en 1882, M. de Freycinet devint le persécuteur de ces monastères auxquels il avait montré jadis tant de sympathie. Il est maintenant dans sa 71^e année, mais sa carrière politique n'est peut-être pas finie.

* * *

Quant à l'affaire Dreyfus elle continue à désoler tous les bons Français. Les vrais patriotes soupirent après la décision de la cour de cassation, toutes chambres réunies. En attendant, la divulgation par le *Figaro* de l'enquête devant la chambre criminelle a produit une vive sensation. Mais elle n'a pas été aussi favorable à Dreyfus que ses partisans l'espéraient. Au contraire, elle a rendu la révision encore moins probable.

Les dreyfusards lèvent de plus en plus le masque. Leur campagne est devenue une provocation à la haine contre l'armée, et à la haine contre l'Église, qu'ils accusent d'être l'âme dirigeante du mouvement anti-revisionniste. Un dreyfusard de marque, M. Urbain Gohier, a écrit dans l'*Aurore* cette phrase aimable: " L'affaire Dreyfus, pour produire son plein effet, doit marquer la fin de l'armée prétorienne et *la fin*, au moins en France, de l'*Église romaine*." Voilà les tendances du parti dreyfusard, qui possède malheureusement au Canada trop de sympathies.

* * *

J'ai parlé, dans ma dernière causerie, de la campagne commencée par M. Jules Lemaitre contre la franc-maçonnerie. Un auxiliaire inattendu s'est rangé depuis lors à ses côtés. Cet auxiliaire, c'est M. Henri Rochefort. Oui, le farouche révolutionnaire a donné pour une fois la note juste. En présence des poursuites contre les ligues des patriotes, de la patrie française, etc., il a écrit un article plein de verve et de bon sens, dont voici un extrait :

“ Ces mesures, dont le moindre défaut est d'être inutiles, acculent le pouvoir à cette alternative : patauger à jamais dans l'arbitraire, ou dissoudre la ligue la plus puissante de toutes et dont juifs et protestants se sont emparés comme de tout le reste : la franc-maçonnerie.

“ Nous n'éprouvons aucune animosité contre cette institution fondée par Cagliostro, qui fut un maître charlatan. Mais la laisser vivre après l'abolition officielle de la Ligue de la patrie française, spécialement formée contre les intrigues et les trahisons de la juiverie internationale, constituerait une si monstrueuse iniquité que nous hésitons encore à croire M. Dupuy capable de la commettre.

“ Il est déjà extraordinaire que le grand maître, dont l'épée flamboyante, le tablier et le marteau sont serrés dans les armoires de la salle du Grand-Orient, ne soit pas assis actuellement sur le banc qu'occupait hier M. Jules Lemaitre. Il serait, je crois, dangereux pour le ministère de pousser plus loin la partialité et le déni de justice.

“ Puisqu'on supprime toutes les ligues, il serait stupéfiant qu'on laissât vivre celle-là, sous prétexte que le président Loubet en fait partie.”

Cette vigoureuse et surprenante protestation inspire à la *Vérité*, de Paris, les commentaires suivants :

“ Ce n'est pas assurément un clérical, celui-là ! Personne ne s'est montré plus méchamment ennemi du clergé et de la religion ; personne n'a plus outragé les croyances chrétiennes, et plus grossièrement, que M. Rochefort ; personne ne peut être plus odieux aux catholiques. Mais, malgré tout, cet insulteur des choses religieuses, ce blasphémateur de Dieu et de la foi a une qualité : il est Français et bien Français, Français comme Drumont, comme Cassagnac. Il a de la race, il a du sang. Il est bien de chez nous. Cela lui donne de l'esprit et souvent du bon sens.. “ En voyant la justice républicaine condamner la Ligue de la patrie française, censurer des esprits distingués, des hommes de cœur et de talent comme Jules Lemaitre, François Coppée, Brunetière et tant d'autres, pour s'être dits Français avant tout, pour avoir voulu opposer au syndicat de l'étranger une association de bons citoyens, M. Rochefort oublie que ces condamnés sont des réactionnaires, des cléricaux peut-être, et il demande de quel droit ceux-là sont repris de justice, quand les syndicataires dreyfusards et surtout les francs-maçons sont indemnes.”

*
* *

Un autre incident remarquable des dernières semaines, c'est la condamnation énergique d'un article de la *Quinzaine* par Mgr Turinaz, évêque de Nancy.

J'ai déjà signalé les tendances de la *Quinzaine* dans l'affaire de l'Américanisme et dans celle de madame Marie du Sacré-Cœur. Fondée depuis quatre ans environ, dirigée par M. Fonsegrive, l'auteur des *Lettres d'un curé de campagne*, des *Lettres d'un curé de canton*, et du *Journal d'un archevêque*, publiées sous le pseudonyme d'*Yves le Querdec*, cette revue est devenue l'organe d'un groupe moderniste à outrance, dont les hardiesses ont plus d'une fois attiré l'attention. La *Quinzaine* a été l'une des publications les plus ardentes à lancer en France la vie du Père Hecker. Après la lettre du Saint-Père au cardinal Gibbons, elle s'est efforcée d'atténuer le coup, et M. Fonsegrive a publié un article destiné à interpréter ce grave document dans le sens le plus favorable aux américanistes. Cet article lui a attiré une lettre écrasante de Mgr Turinaz. On jugera de la portée de cette pièce par sa conclusion : "En vertu de notre autorité épiscopale, accomplissant un des grands devoirs de notre charge, nous déclarons repousser et condamner l'article de la livraison de la *Quinzaine*, du 1er avril 1899, intitulé : "Américanisme et Américains," comme donnant de la lettre de notre Saint-Père le Pape à S. Em. le cardinal Gibbons, du 22 janvier 1899, une interprétation inexacte, erronée et très gravement injurieuse à l'égard de l'autorité du Saint-Siège apostolique et de la personne auguste de Léon XIII.

"Nancy, le 19 avril 1899.

† CHARLES-FRANÇOIS,
Évêque de Nancy et de Toul."

Mgr Isoard, évêque d'Annecy, s'est associé à l'acte de son collègue, par la lettre suivante :

"Monseigneur,

"Je reçois-avec beaucoup de reconnaissance la communication que vous voulez bien me faire de la condamnation que vous allez porter contre un article inséré dans une revue qui traite habituellement de questions religieuses. Elle est l'un des organes de cet esprit d'indépendance, même au regard des choses de la foi, que

notre Saint-Père le Pape a déjà stigmatisé dans sa lettre sur l'*Américanisme*, et qu'il se propose de condamner partout où sa vigilance le rencontrera.

“ La forme habituelle des articles de la revue qui a pour titre la *Quinzaine* présente un danger particulier : elle est calme et sereine, et offre, avec une tranquille hardiesse, comme étant la vérité, ce qui est précisément le contraire de la vérité.

“ J'adhère, Monseigneur, aux considérants de votre déclaration, aux termes dans lesquels vous l'avez rédigée.

“ Ancey, le 19 avril 1899.”

Ces déclarations épiscopales ont naturellement produit une vive impression. Mgr Turinaz et Mgr Isoard sont deux des membres les plus éminents de l'épiscopat français actuel. Eux et plusieurs autres de leurs collègues se préoccupent à juste titre des efforts d'un certain groupe remuant et audacieux, qui vaticine dans la *Quinzaine*, dans le *Peuple français*, dans la *Vie catholique*, et qui a la prétention modeste de transformer l'Église et d'assouplir ses doctrines. L'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, l'abbé Gayraud, député du Finistère, l'abbé Klein, traducteur de Mgr Ireland, l'abbé Frémont, l'abbé Naudet, brillent au premier rang de cette école. Hâtons-nous de dire que les deux derniers, auteurs des préfaces dont était orné le livre de madame Marie du Sacré-Cœur, ont adhéré complètement à la condamnation prononcée par Rome contre cet ouvrage.

Nous tenons à signaler un mot de Mgr Isoard. Il parle de l'esprit d'indépendance “ que le Pape a stigmatisé dans sa lettre sur l'*Américanisme*, et qu'il se propose de condamner partout où sa vigilance le rencontrera.” Ces paroles paraissent significatives lorsqu'on se rappelle que Mgr d'Ancey est allé tout récemment à Rome.

* * *

En Angleterre, la discorde continue toujours à régner dans les rangs du parti libéral. L'ancien premier ministre, lord Rosebery, dans un discours prononcé devant le London Liberal Club, a manifesté sans détour ses idées impérialistes. Il a critiqué énergiquement l'attitude des membres radicaux des communes qui se sont opposés au vote d'argent en faveur de lord Kitchener, comme récompense de ses services dans la campagne de Khartoum. Enfin, en réponse à un toast en son honneur, il s'est écrié : “ J'espère que

rien de ce qui est arrivé ici ce soir ne sera interprété comme un indice que j'ai l'intention de retourner dans la politique active dont je suis sorti délibérément et pour de bonnes raisons en 1896." Lord Rosebery a aussi protesté contre la mesquinerie du gouvernement anglais dans sa "contribution misérable, et surchargée de conditions impossibles," à l'entreprise du câble entre le Canada et l'Australie.

Certains passages de ce discours de lord Rosebery ont déplu à sir William Vernon Harcourt. Dans un banquet des membres du pays de Galles, il lui a répliqué vertement. Il a déclaré que les libéraux n'ont pas lieu de retourner en arrière, et qu'il est peu convenable pour un ancien collègue de M. Gladstone de répudier l'héritage que le libéralisme a reçu de cet illustre homme d'État. Rosebery et Harcourt représentent les deux doctrines qui se disputent en ce moment la prédominance dans les rangs de l'opposition anglaise : le premier est impérialiste, le second est anti-impérialiste. Le nouveau leader, sir Henry Campbell Bannerman, essaie de concilier ces deux éléments, ce qui est une tâche fort ingrate.

*
*
*

Le congrès de la paix vient de se réunir à la Haye. Les États suivants y sont représentés ; la Russie, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Autriche-Hongrie, la Chine, la Perse, la Turquie, le Danemark, l'Espagne, l'Italie, le Japon, le Mexique, les États-Unis, la Roumanie, le Siam, la Suède et Norvège, la Suisse, la Belgique, le Portugal, la Grèce. C'est M. de Staal, ambassadeur de Russie en Angleterre, qui a été choisi comme président.

Les dépêches annoncent qu'il s'est produit à propos de cette conférence un grave incident. Le Saint-Siège n'ayant pas été invité à y participer, le secrétaire d'État du Pape aurait rappelé de la Haye l'internonce pontifical, pour protester contre cette incroyable exclusion. Il est inconcevable que le Saint-Siège n'ait pas été prié de prendre part à ce congrès pacifique. Maître Crispi, le premier ministre déchu de l'Italie usurpatrice, écrit à ce sujet dans la *Nouvelle Anthologie*, que la prétention du Pape est inadmissible, parce qu'il n'a ni flotte ni régiments. Sans doute le Saint-Père est un souverain désarmé ; mais c'est un souverain, et en sa personne est incarné le plus grand pouvoir moral qu'il y ait sur la terre. Dans un congrès de la paix, le représentant auguste du Prince de

la paix devait avoir sa place marquée. C'est une grande faute et une grande inconvenance que cette omission. Et cela fait mal augurer du résultat. Si l'on en croit un grand journal français, il paraît que dans les hautes sphères de la politique et de la diplomatie personne ne pense que la conférence puisse aboutir à quelque chose de pratique ; néanmoins on continue à couvrir de fleurs une si noble, une si magnanime initiative : l'idéal qu'elle fait briller aux regards des peuples, dit-on, n'est qu'un mirage, mais ce mirage est beau et momentanément consolant. Si ces louanges parviennent aux oreilles du tzar, écrit l'*Univers*, il doit s'écrier, comme certain personnage de comédie : Trop de fleurs, trop de fleurs !

*
* *

Aux États-Unis, l'incident Coghlan a mis un froid entre cette république et l'Allemagne. Le capitaine Coghlan, commandant du *Raleigh*, de retour de Manille, a proféré, dans un discours devant un club militaire, des paroles très désagréables à l'adresse des Allemands et de leur attitude dans les eaux des Philippines. Les journaux ont amplifié ce thème à sensation, et il y a eu à ce propos échange de correspondance entre les deux gouvernements. Le capitaine Coghlan a été l'objet d'un blâme officiel. Mais en même temps le président est allé faire une visite au *Raleigh* et a cordialement félicité le commandant et son équipage pour les services qu'ils avaient rendus à Manille. C'est là véritablement un joli modèle de balançoire !

*
* *

Au Canada, les événements importants sont rares. La session du parlement fédéral, commencée le 16 mars, va durer encore plusieurs semaines. Après le long débat sur l'adresse, il y a eu une sorte de détente. Puis on s'est remis à l'œuvre. Il y a eu débat sur les affaires du Yukon, débat sur le budget, débat sur l'achat du Drummond, débat sur l'attitude de lord Aberdeen envers ses ex-ministres au lendemain de leur défaite électorale en 1894. Tous ces débats ont été intéressants à divers titres.

Le ministre des finances a fait son exposé budgétaire le 21 avril. Il a fait pressentir que le revenu pour l'année courante, au 30 juin 1899, sera d'environ \$46,600,000 et la dépense totale d'environ

\$50,663,000, dont \$42,000,000 imputables au revenu, et \$8,663,000 imputables au capital. Pour l'année prochaine, c'est-à-dire l'exercice 1899-1900, les premières estimations soumises par l'honorable M. Fielding sont de \$46,286,550, pour la dépense totale, dont \$41,528,298 imputables au revenu, et \$4,758,952 imputables au capital. Il reste à ajouter à ces chiffres ceux des budgets supplémentaires qui seront soumis avant la fin de la session.

Le gouvernement vient de présenter un bill relatif à la redistribution des sièges pour la chambre des communes. Ce bill modifie profondément les limites actuelles d'un grand nombre de circonscriptions électorales, surtout dans la province d'Ontario. Il va donner lieu, d'après toutes les apparences, à une bataille rangée entre le ministère et l'opposition.

Il ne semble pas probable que la session puisse se terminer avant le mois de juillet.

La reprise de la conférences internationale a été fixée pour le mois d'août. Les dépêches de Washington avaient annoncé dernièrement que l'on considérait là-bas les négociations comme finies. Mais plus récemment, il a été affirmé que ces rumeurs n'avaient rien d'officiel, et que les diplomates anglais, canadiens et américains se rencontreront de nouveau dans le cours de l'été.

Dans notre monde religieux, Mgr O'Connor a été intronisé comme archevêque de Toronto, le 3 du courant. La cérémonie a été très imposante.

On attend d'ici à quelques jours l'annonce que la vacance du siège épiscopal des Trois-Rivières a été remplie. La nomination du nouvel évêque est faite, paraît-il, et sera rendue publique incessamment. Ce serait M. le chanoine Cloutier, curé des Trois-Rivières, qui deviendrait le successeur de Mgr Lafleche.

Ths Chapais.

Québec, 25 mai 1899.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Les Commandements expliqués d'après la doctrine et les enseignements de l'Église catholique, par le R. P. Arthur Devine, Passionniste. Ouvrage approuvé par S. G. Monseigneur Luçon, évêque de Belley. Un très beau volume in-16 jésus de 800 pages. Chez Aubanel frères, à Avignon, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix, broché : \$1.25.

“ Sans aucune hésitation, on peut affirmer que cet ouvrage rendra un immense service aux prêtres chargés de missions... Le R. P. Devine ne s'est épargné aucun travail, aucune recherche pour arriver à formuler le plus sûr jugement sur toutes les questions qu'il a traitées. Non content de consulter toutes les revues, tous les travaux de théologie, il a étudié à fond les traités les plus savants et les plus réputés, les suivant pour ainsi dire à chaque pas dans ce qu'ils peuvent offrir d'intéressant pour les problèmes de morale et d'éthique qui nous occupent aujourd'hui. Le résultat de ce labeur est pleinement atteint, nous lui devons ce livre plein d'intérêt et d'une autorité incontestable.”

* * *

Perreyve.—Souvenirs de première communion. Un volume in-18, chez P. Téqui, 20, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 25 cts.

Les sympathies toujours croissantes qui s'attachent au souvenir de l'abbé Perreyve donnent à ses œuvres une popularité d'autant plus actuelle qu'elles reflètent une grande intelligence et un cœur plus grand encore. Son action s'exerce sur notre génération contemporaine comme sur celles qui ont suivi sa mort prématurée, comme si l'Église qu'il avait tant aimée n'avait pu se consoler de sa mort.

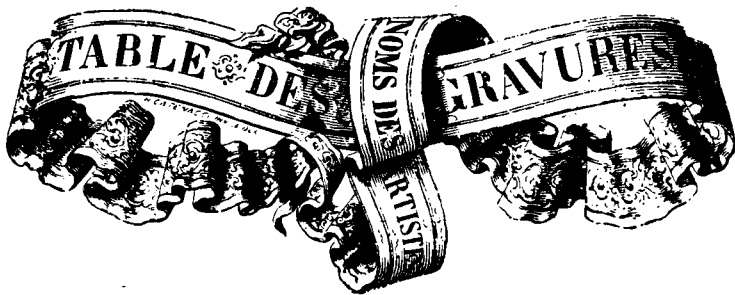
Puissent toutes les mères que préoccupe la première communion de leur fils ou de leur fille, prendre comme auxiliaire de cette préparation ses enseignements : elles comprendront alors qu'à côté du cœur de la mère, il n'y a rien de plus efficace sur le cœur de l'enfant que le cœur du prêtre, quand ce prêtre s'appelle l'abbé Perreyve.

* * *

L'Eucharistie, centre de la vie chrétienne, par S. Em. le cardinal Labouré, archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo. Un volume in-24 allongé. P. Téqui, 26, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix : 15 cts.

Cette étude, vraiment magistrale, du pieux et savant archevêque de Rennes a été accueillie avec un empressement significatif. On la réclame de toutes parts et c'est à peine si l'éditeur peut répondre aux nombreuses demandes qui lui parviennent, tant il est vrai que notre époque, fatiguée, déçue, affolée, se retourne vers le Dieu de l'Eucharistie, se prosterne et adore.

A. L.



GRAVURES ARTISTIQUES.

	PAGES.
La Vierge dite de lord Cowper, d'après Raphaël.....	4
La Madone de la grotte, d'après Carl Müller.....	6
La Mère de Jésus, d'après F. Ittenback.....	12
Sainte Anne et la Vierge Marie, d'après S. Wirsching.....	82
La Vierge et l'enfant Jésus, d'après H. Ballheim.....	162
Sainte Anne et la Vierge Marie, d'après Carl Müller.....	164
Marie enfant, d'après F. Ittenback.....	165
Mater dolorosa, d'après Carlo Dolci.....	242
Via dolorosa, d'après Raphaël.....	246
La Vierge Marie, les premières années de son séjour au temple, d'après H. J. Sinkel.....	322
La Vierge Marie, la dernière année de son séjour au temple, d'après Carl Müller.....	324
La Vierge au baiser, d'après E. Hébert.....	325
Une nuit pendant la fuite en Égypte, d'après Luc-Olivier Merson.....	402
Le Mariage de la Vierge, d'après W.-A. Bouguereau.....	405

GRAVURES D'ILLUSTRATION.

Charles Guérin, par Pierre-J.-O. Chauveau, illustrations par J.-B. Lagacé :	
Initiale ornée.....	52
En entrant chez lui, il aperçut tranquillement assis dans sa chambre M. Wagnaër lui-même.....	53
Une demi-douzaine de garçons espiègles étaient juchés sur le mur du cimetière, initiale ornée.....	57
Ah ! ça, mes amis, c'est mon fils qu'a-z-été nommé bailli.....	60
Mais regardez donc sur l'eau : voilà déjà une petite goélette qui monte, initiale ornée.....	67
Voilà des gens qui regardent ma maison comme s'ils ne l'avaient jamais vue.....	71
Un malade du nom de Guillot, initiale ornée.....	76
Jean Guilbault ne fit qu'un bond de l'appartement du malade à sa propre demeure.....	118
Se dirigeant au grand galop de son cheval, initiale ornée.....	119
Charles, sous son regard de feu.....	123
Clorinde était dans son boudoir, initiale ornée.....	126
Sur le pont, seule avec moi.....	132
Le vieux Jean Pierre se présenta, accompagné de sa femme, initiale ornée.....	138
Louise trouva deux pots de fleurs et une cage vide.....	194
Louise chantait, sans trop se faire prier, initiale ornée.....	196

Chaque fois qu'il le rencontrait dans la rue.....	199
La mort seule semblait avoir droit de bourgeoisie, initiale ornée..	204
Vraiment, reprit-il, après un moment de réflexion, initiale ornée.....	213
Le prêtre, qui s'avança lentement précédé d'un seul enfant de chœur...	218
Il fut frappé d'y trouver en toutes lettres le nom de sa famille.....	222
Les deux frères s'agenouillèrent de chaque côté du cercueil.....	224
Louise était à la fenêtre de sa mansarde, initiale ornée.....	267
C'était moi qui faisais les discours	273
Sœur Saint-Charles, initiale ornée.....	276
Charles fut rejoint par un jeune homme.....	282
M. Dumont, initiale ornée.....	284
Nous n'avons pas visité la petite chambre noire	288
Charles écrivait à sa colégataire, initiale ornée.....	292
Je l'avions toujours dit !	295
Charles épousa donc Marichette, initiale ornée.....	299
Une humble chapelle de bois.....	305

TABLE DES MATIERES

Aborigènes (les) et leurs droits de propriétaire, par L.-A. Prud'homme.....	21
A travers les faits et les œuvres, par l'honorable Thomas Chapais.....	153, 227, 310, 385
A travers les livres et les revues.....	237, 320, 394, 478
Clarinette (la) du père Jolivet, nouvelle, par P. Martin.....	373
Charles Guérin, roman, par Pierre-J.-O. Chauveau.....	52, 117, 193, 267
Discours et Conférence de Thomas Chapais, par A.-B. Routhier.....	422
Dot (une), scène de mœurs françaises par Ernest Legouvé.....	453
Esthétique (l') dans l'enseignement, par l'abbé ***	47, 97
Fables (les) de La Fontaine, par l'abbé G. Bourassa.....	361, 431
François Coppée, par Geo. Legrand	87, 337
Littérature américaine (la), par Alphonse Gagnon.....	13, 179, 259
Merveille de l'Occident (la), par Lawrence Drummond.....	166, 326, 409
Pluralité (la) des mondes habités, par Jos. Royal.....	349, 441
Premières (les) paroles de l'Enfant Jésus, légende, par l'abbé F.-X. Burque	176
Sainte Famille (la) en Égypte, poésie, par l'abbé F.-X. Burque.....	334
Symbolisme, poésie, par l'abbé F.-X. Burque.....	39
Typhus de 1847 (le), par ***.....	29, 102, 247
Vierge Marie (la) dans la poésie et dans les arts, par Alphonse Leclaire :	
Marie prédestinée.....	7
L'Immaculée Conception.....	8
Les parents de Marie.....	10
Naissance de Marie	83
Premières années de Marie	163
La présentation au Temple.....	243
Vie de Marie au Temple.....	323
Le mariage de Marie.....	403